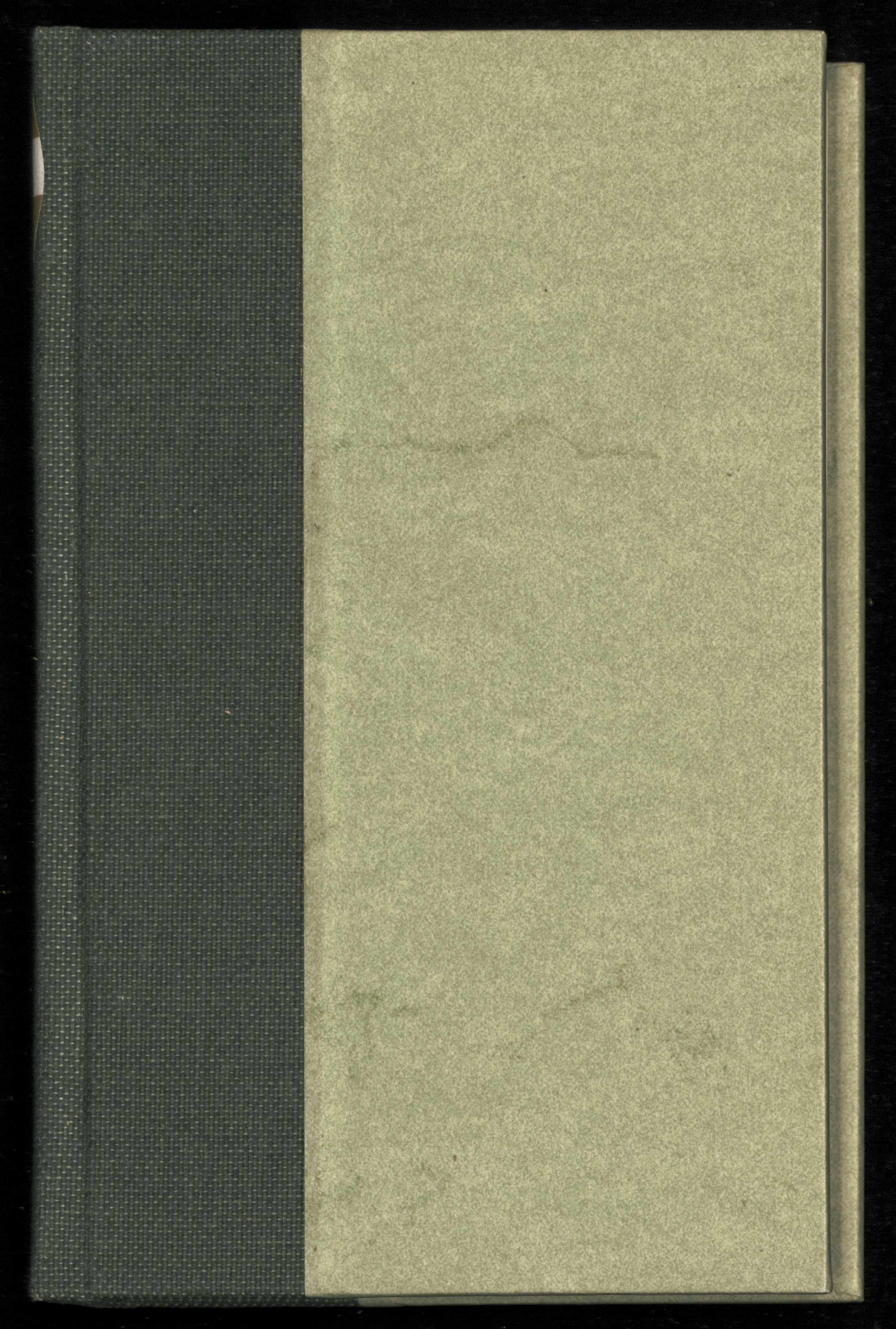
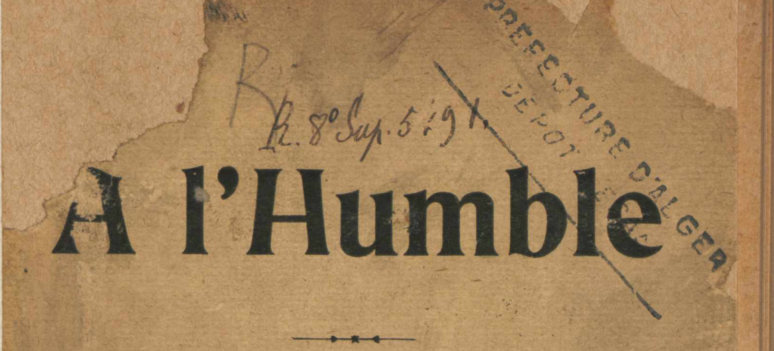
É. DURAND - À L'HUMBLE







A l'Humble

ENSEIGNEMENTS SPIRITES

Œuvre posthume d'un Auteur contemporain

PAR INTERMÉDIAIRE

DU MÉDIUM ÉCRIVAIN MÉCANIQUE

Evariste DURAND

Prix : 1 fr. 50

PARIS
LIBRAIRIE SPIRITE
42, Rue Saint-Jacques, 42

ALGER
LIBRAIRIE RELIN
1, Rue Dumont-d'Urville, 1

IMPRIMERIE OUVRIÈRE, J. OLIVER

A l'Humble

ENSEIGNEMENTS SPIRITES

Œuvre posthume d'un Auteur contemporain

PAR INTERMÉDIAIRE

DU MÉDIUM ÉCRIVAIN MÉCANIQUE

Evariste DURAND



PARIS
LIBRAIRIE SPIRITE, 42, Rue Saint-Jacques
ALGER
LIBRAIRIE RELIN, 1, Rue Dumont-d'Urville
IMPRIMERIE OUVRIÈRE, J. OLIVER
9, RUE DU QUATRE SEPTEMBRE, 9

1908



Groupe Spirite "Béranger"

ALGER

Directeur : M. H. VERDIER

Séance du 27 Mai 1904

Dans cette séance, il s'est produit le fait suivant :

Le médium, M. Durand, étant endormi, un Esprit s'incorpore. Il a de la difficulté à se servir de l'organe vocal du médium. Enfin après bien des efforts, il prononce ces mots : *Oh ! j'étouffe ! j'étouffe ! Vite, que j'ouvre la fenêtre !*

L'Esprit, incorporé dans le médium, veut se lever, mais il retombe aussitôt, sans connaissance, dans le fauteuil.

J'appelle l'Esprit, je le prie de revenir et, au bout d'un moment, il se ranime. *J'étouffe! j'étouffe !* répète-t-il.

Je lui parle et il est pris de saisissement en entendant ma voix — *Qui êtes-vous ?* me dit-il. — Un médecin.

Qu'avez-vous eu, lui dis-je?

« Par suite d'une imprudence, je me suis senti asphyxié pendant mon sommeil. J'ai voulu me lever pour ouvrir la fenêtre et je suis tombé la face contre terre. « Oh ! Monsieur, courez là-bas, vers le lit, et portez secours à ma pauvre femme! »

— « Votre femme est hors de danger, je l'ai secourue. »

— « Merci de tout cœur, Monsieur, de votre intervention charitable. Et ma chienne, ma bonne chienne, l'avez-vous vue? est-elle sauvée, elle aussi ? »

— « Oui, lui dis-je. »

— Oh ! merci, Monsieur, de tout ce que vous avez fait pour nous. Mais qui êtes-vous donc? Quel est votre nom ? car je désire vous témoigner ma reconnaissance dès que je serai en état de le faire. »

« Monsieur, mon nom vous importe peu, je n'habite pas Paris. Passant dans la rue, j'ai entendu appeler au secours et je suis venu. Et vous-même, Monsieur, qui êtes-vous ? »

— « Comment, vous ne me connaissez-pas? cependant, je suis assez connu du public. »

— « C'est possible, néanmoins j'ignore qui vous êtes. » — « Mais je suis l'écrivain Z... ! »

Je fus très surpris de cette déclaration et, dominant mon émotion, je répondis : « Pardonnez,

Monsieur, ma question indiscrète ; certes, si je ne vous connaissais pas personnellement, votre nom et votre réputation ne me sont pas étrangers, J'ai lu quelques-uns de vos ouvrages et votre dernier m'a bien intéressé. » Une conversation assez longue s'engage alors entre Z... et moi au sujet de ses œuvres. Il tient à savoir ce que j'en pense.

« Voyons, me dit-il, mes livres méritent-ils le reproche de pornographes qu'on leur fait ? » — Réalistes, oui, mais pornographes me semble être de l'exagération et de la malveillance. »

Z... me témoigne, par un sourire et un fort serrement de main, toute la joie qu'il ressent de mon appréciation, puis il me dit : « Enfin me ferez-vous maintenant connaître votre nom ? »

— « Mon nom ne vous dira pas grand'chose, car je suis un inconnu pour vous ; cependant, puisque vous y tenez je me nomme Verdier. »

— « Verdier ! s'écria Z..., mais ce nom ne m'est pas inconnu ! »

— « Peut-être connaissez-vous un de mes homonymes ; quant à moi, je suis certain que vous ne m'avez jamais vu. »

— « Verdier ! répéta-t-il, attendez ? laissez-moi faire appel à ma mémoire, car, je dois vous le dire, Monsieur, j'ai une excellente mémoire. » Après quelques minutes de réflexion, il continua :

« Ah ! j'y suis, oui, j'ai entendu parler de vous par M. L... D.... N'êtes-vous pas le Directeur d'un Groupe spirite à Alger ? »

— « Parfaitement. »

— « Eh bien ! je suis content de pouvoir causer à un spirite. Dites-moi, je vous prie, comment vous êtes devenu spirite ? »

J'accédais à son désir et lui fis le récit des faits qui avaient fait de moi un croyant. Il m'écouta attentivement, m'interrompant parfois pour me questionner. Quand j'eus terminé, il me dit.

« J'ai suivi avec intérêt, les séances du Congrès Spiritualiste de 1900. Mon but était de me documenter parce que je me propose de faire prochainement un livre sur le spiritisme. »

— « Faire un livre sur le spiritisme ? m'écriai-je ; mais alors ce sera comme Ch. Dickens qui, après sa mort, acheva ses œuvres interrompues et se servit, pour cela, d'un jeune médium américain, mécanicien de son état et presque illettré ! » — Un moment d'étonnement se produisit chez Z..., qui, se redressant vivement, me dit : « Mais, M. Verdier, que me dites-vous ? Je ne suis nullement dans le cas de Dickens qui, lui, était mort. »

— « Ah ! cher ami (permettez moi de vous nommer ainsi, bien qu'il y ait entre votre

condition sociale et la mienne une grande différence, car je ne suis pas médecin, comme je vous l'ai dit, mais Directeur d'école à Alger). Cher ami donc, laissez-moi vous faire connaître la vérité, vous êtes mort ! »

— « Mort ! non, cela n'est pas possible ! »

— « Si fait, vous avez été réellement asphyxié ; quant à votre dame, elle a pu être sauvée. »

Cette affirmation provoqua chez Z... une certaine stupéfaction. Après un court silence, il reprit.

« Pourriez-vous me prouver que je suis mort ?

— « Certainement, écoutez. La mort, cher ami, n'est pas un anéantissement comme le croient trop de terriens, ce n'est qu'une transformation de l'être qui se dépouille de son corps charnel. Mais l'âme, c'est-à-dire ce qui constitue la personnalité, l'individualité, ne meurt pas. La vôtre peut converser présentement avec moi parce qu'elle s'est incorporée dans le corps de ce médium qui lui sert d'instrument. Du reste, je dois vous apprendre qu'en ce moment, vous êtes à Alger et non à Paris, dans le groupe Béranger que je dirige et dont vous m'avez parlé tout à l'heure. Tenez, regardez dans ce miroir. Connaissez-vous cette figure ? »

— « Non. »

— « Evidemment puisque c'est celle de mon

médium, jeune homme de trente ans que vous n'avez jamais vu. Eh bien ! c'est à l'aide de l'organe vocal de ce corps que vous pouvez me parler.

Ce corps, vous ai-je dit, est temporairement un instrument que votre âme fait fonctionner. Vous le savez : une des grandes facultés de l'âme, c'est la volonté. Pour bien vous rendre compte que vous êtes maître du corps du médium, votre âme va faire acte de volonté.

Je vais me taire et vous ferez faire, à cette tête, tous les mouvements qu'il vous plaira. Si vous êtes obéi, vous pourrez alors vous convaincre que votre âme, bien que séparée de son corps charnel, vit toujours et qu'elle peut se manifester à nous, mortels, au moyen d'un autre corps humain. »

Le silence se fait et l'âme de Z... fait exécuter divers mouvements au corps du médium. Z..., tout stupéfait me dit :

« Oh ! c'est suffisant ; l'épreuve est convaincante ; je vois bien, à présent, que la mort n'existe pas. Quelle sotte erreur était la mienne ! Oui, je le reconnais sans peine, votre théorie est la seule vraie. *Eh bien ! je l'avoue, mon intention, avant ma mort, était de faire un ouvrage contre le spiritisme, mais maintenant j'écrirai en sa faveur.* »

— « Très bien, cher ami, et recevez mes sincères remerciements de ce que vous vouliez mettre votre grande intelligence et votre haute autorité au service de notre belle cause. Vous nous aiderez ainsi à la diffusion de la vérité. Dieu, certes, permettra qu'une aussi belle manifestation ait lieu, car elle pourra jeter le trouble dans bien des âmes. »

— « Vous venez de prononcer le nom de Dieu, reprit Z... Que je suis heureux, à l'heure présente, où j'ai la notion exacte de ma situation, de ne l'avoir jamais méconnu ! On m'a fait le reproche d'être irréligieux et d'avoir, dans mes écrits, combattu la religion. C'est une erreur. Irréligieux, je ne l'étais pas, car, au fond de mon être, j'avais la croyance en une puissance souveraine. Mais ce que j'ai toujours flétri, c'est l'intolérance et l'hypocrisie du clergé; ce que j'ai combattu, c'est le cléricalisme et son influence néfaste. Cher M. Verdier, merci d'avoir ouvert mes yeux à la lumière. Je vous quitte, mais je reviendrai. Adieu ! »

L'âme de Z... quitte le corps du médium qui retombe inerte. J'interroge alors ce dernier, et lui demande s'il voit son protecteur.

« Oui, il est là, devant moi. »

— « Vous parle-t-il ? »

— « Non, mais il me montre une feuille de

papier sur laquelle est écrit ceci : « Cher protégé, tu seras le collaborateur de Z... ! »

A peine le médium a-t-il lu cette phrase, qu'il entre en trance et l'incorporation de son protecteur se produit. Celui-ci me dit :

« Cher ami, il y a quelque temps, vos guides et vos amis de l'Espace vous ont promis des phénomènes magnifiques. L'incorporation de Z... et le livre qu'il vous a promis en seront un. *Nous avons choisi mon protégé, M. Durand, pour être son collaborateur, parce que son instruction est très élémentaire et qu'il ne sera pas possible de lui attribuer ce que Z... lui fera écrire. Il n'est pas médium écrivain,* **mais il le sera pour la circonstance.** Il sera absolument mécanique. Vous lui direz de se mettre au travail tous les soirs, après souper. Pendant toute la durée de la rédaction du livre, vous n'endormirez pas le médium, en séance. Vous aurez soin de lui retirer, tous les jours, les feuilles qu'il aura écrites, afin qu'il ne puisse les compulser. *Les huit premiers jours, c'est moi qui le ferai écrire pour le développer* ; ensuite Z... se servira de lui. Cher ami, suivez bien mes instructions, si vous voulez que l'expérience réussisse ; mais surtout que le médium ignore que Z... le fait écrire. Réveillez-le sitôt que je serai parti. Adieu ! »

L'Esprit protecteur étant parti, je réveillai le médium et la séance prit fin.

Certifié sincère et véritable par les témoins soussignés :

H. VERDIER, Directeur de l'Ecole publique, rue Médée ;

Vve FLASSELIÈRE, rentière, rue Bab-Azoun, 12 ;

BONNAFOUS, retraité, Rampe Valée, 36 ;

C. JEHEL, 63, rue d'Isly ;

Th. MANNOURY LACOUR, 6, rue du Carrefour ;

Vve AUMAS, rentière, 23, rue Dupuch ;

Vve JOLY, rentière, 7, rue Dupuch ;

A. GUIBERT, Officier d'Administration de 1re classe, 22, boulevard Gambetta (St-Eugène) ;

BLANCHET, retraité, 8, rue du 14 Juillet ;

M ..., lieutenant de vaisseau ;

Vve L. ARMAND, 4, rue d'El-Biar ;

Mme PERRIER, 10, rue Rovigo ;

Mme et Mlle MARIN, rue Rovigo, 85 ;

Mme BLANCHET, 8, rue du 14 Juillet ;

M. et Mme HORION, Villa Belle-Vue, Bab-el-Oued ;

Vve CHANIOT, rue Sadi-Carnot ;

Mme Armand AUMAS, 23, rue Dupuch ;

Mme et Mlle TREUILLÉ, 60, rue d'Isly :

MALAVAL, Instituteur, 20, rue Saint-Augustin ;

ANGIBAUD, 21, rue de Siam, à Brest, de passage à Alger ;

Vve JOURDAIN, 13, rue Rovigo ;

Mme BRUN, rue du Marché, 1 ;

Vve BONNARDIN, rue Molière, 59 ;

Docteur HANOUN, 2, rue Rovigo ;
Mme ROY, rue Monte-Cristo, 6 ;
GRIMARD, Courtier, 3, rue Blanchard ;
DEBRINCAT, Médecin-vétérinaire, 54, rue d'Isly ;
Mme RAYNAUD, 73, rue Sadi-Carnot.

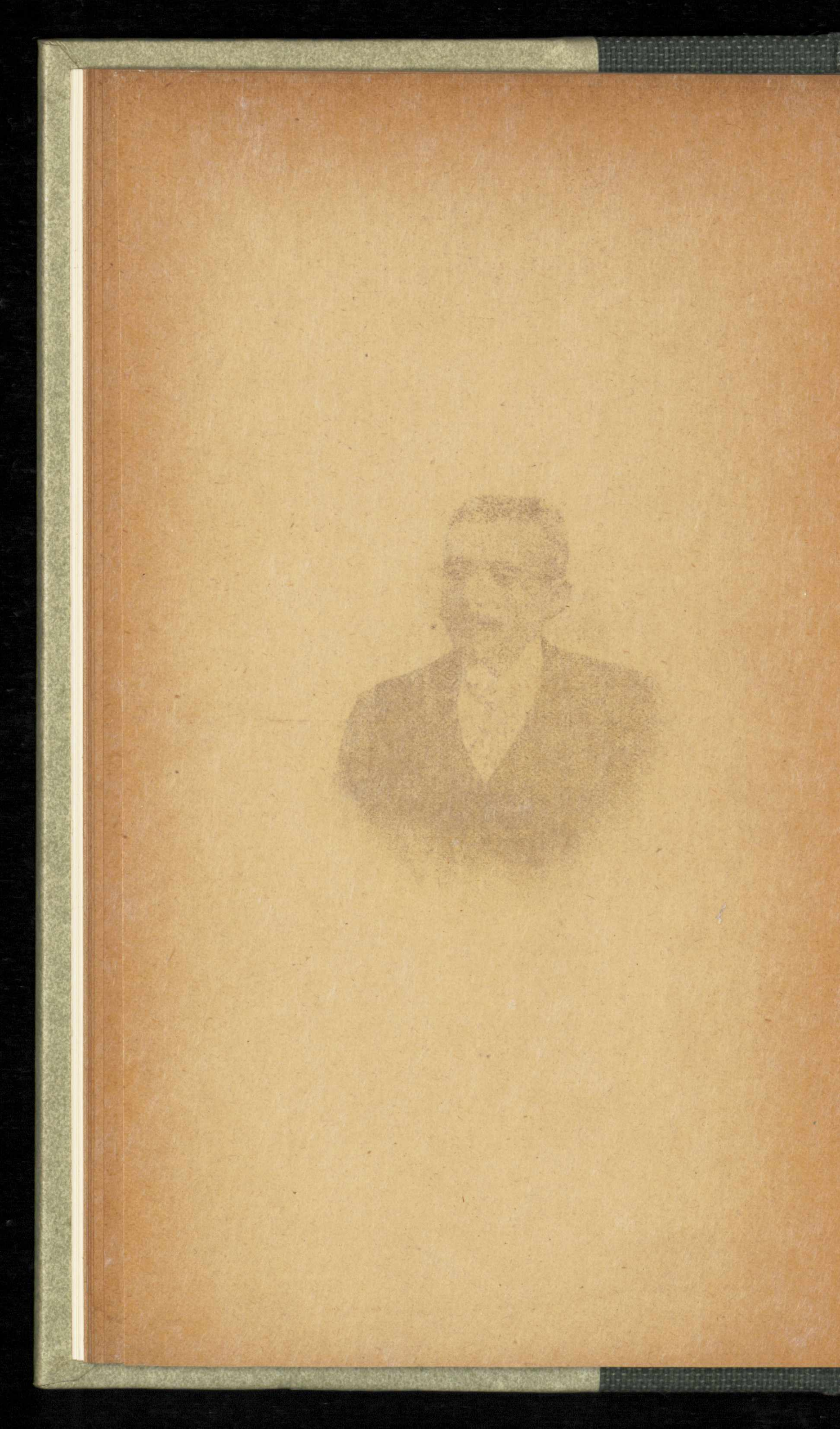


DÉVELOPPEMENT DU MÉDIUM

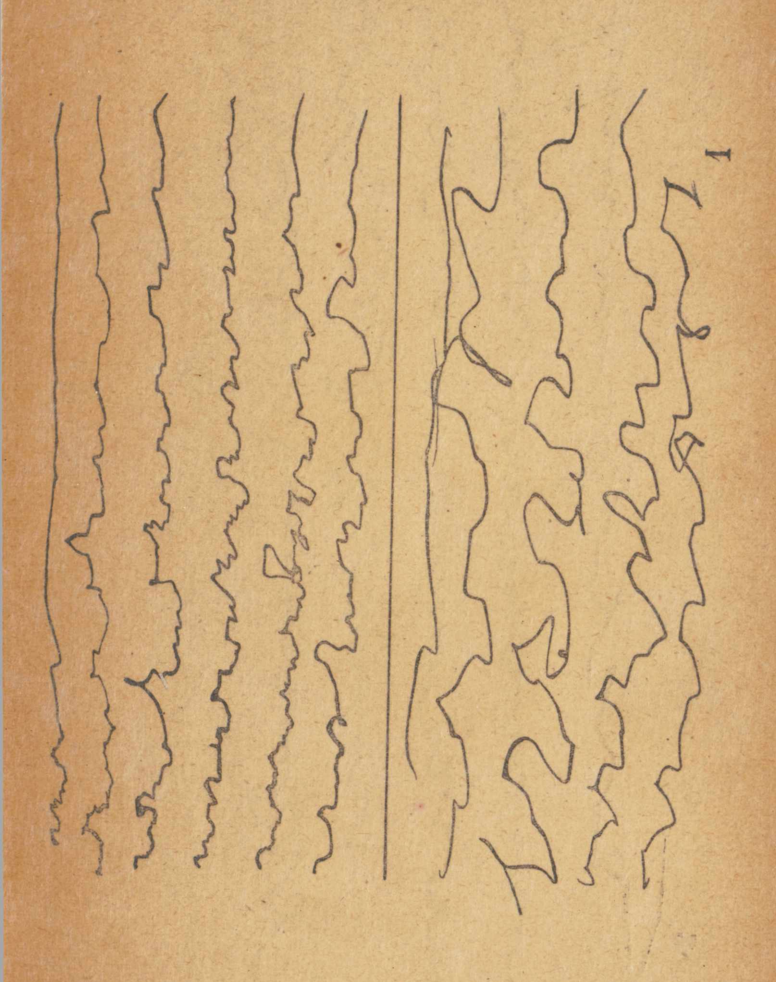
PAR SON PROTECTEUR

EN HUIT JOURS OU HUIT LEÇONS





28 MAI 1904



29 MAI 1904

30 MAI 1904

31 MAI 1904

4

1er JUIN 1904

[illegible]

2 JUIN 1904

3 JUIN 1904

Evronmbrandprondelronand
Dronhpllbrondrondmorondrm
Mondranrondronnupopllrond
Hmrondrondmrondronrrou
Lorourondronnuprourond

7

4 JUIN 1904

Amon rounde. roudyrou rourd
Iprroumt roundrd rourdy hom
Lourond rourondy llrond nio quikou
Varquie rondmoy ll. vrourd

8

Avant-Propos

Je brûle ce que j'adorais,

J'adore ce que je brûlais !

Je cherchais et j'ai trouvé.

J'ai trouvé ce qui, pendant toute mon existence terrestre, a été le vrai but de mes recherches : Dieu ! ! !

Et il a fallu, pour cela, que je meure ou plutôt que je me débarrasse de mon enveloppe charnelle pour que je sorte de la profonde erreur où j'étais plongé.

Quelle sublime harmonie règne par cette volonté toute puissante de l'Etre suprême à qui rien n'échappe !

J'allais commettre un sacrilège en combattant une vérité, le spiritisme ! Mais Dieu n'a pas voulu !

Dieu m'a fait la grande, l'immense joie de me choisir, moi, humble, moi infime et indigne, pour instruire mes frères. Et où la force et le génie du maître éclatent probants, c'est qu'il me choisit moi, connu par mes idées contraires et

mon esprit frondeur à l'encontre de cette belle religion que sera le spiritisme dans l'avenir.

Puisse, cette preuve éclatante, ouvrir les yeux aux incrédules, et remplir de joie les fervents. C'est tout particulièrement à mes frères de la plèbe que je m'adresse, au travailleur, au paysan, à l'homme qui de tout temps a eu et aura mon affection.

Je le ferai dans un style à sa portée ; je m'adresserai à son cœur et il me comprendra.

Oui, à toi, homme de la nature, dont le cerveau et le cœur sont vierges de tout le ramassis de fausses idées dont sont bourrés vos prétendus savants, je veux t'inculquer, semer dans la bonne terre saine et fécondante qu'est ton esprit, la vérité sublime.

Quand, à l'aube, tu chemines derrière tes gros bœufs, tes pieds s'enfonçant dans la terre brune que coupe le soc de la charrue, escomptant, par avance, la bonne moisson que tu prépares par ton dur labeur, t'es-tu demandé qui faisait germer, pousser ce grain ?

T'es-tu demandé qui avait créé tout ce que tu vois autour de toi ? ces superbes montagnes élevant leurs cimes dans les nues ; la rivière où, le soir, quand le disque rouge du soleil couchant disparaît à l'horizon, tu mènes tes bêtes à l'abreuvoir et où, toi-même, harassé, tu t'as-

sieds un moment sur le gazon de la berge et, pour te délasser, livres tes pieds à la fraîcheur de l'eau courante ; et la superbe forêt pleine de bruit mystérieux ou croît le chêne géant et centenaire ; et la mer immense, la multitude de mondes inconnus, les astres et tout ce que tu vois, ce que tu sens, crois-tu que tout cela est venu par hasard ? sans ordre ? parceque cela devait être ? Voilà tous les arguments que trouvent les matérialistes ; les malheureux ! les ignorants ! Quand ils pourront voir !!! Eh bien ! non, mille fois non, tout cela a été créé dans une harmonie sublime, incompréhensible pour l'esprit incarné. Tout correspond : les êtres les plus infimes, les moins complets ont leur raison d'être ! Oh ! que je voudrais pouvoir te dévoiler ou plutôt te faire comprendre ce que je vois ; mais c'est impossible, et là n'est pas mission !

Ma mission est de te convaincre, de te faire aimer le Créateur et te mettre dans le droit chemin.

L'AME

Je vais, pour mieux me faire comprendre, m'attacher à tes pas, vivre de ta vie, t'accompagner aux champs, partager tes joies et tes peines.

Le coq matinal a jeté son appel claironant ; l'alouette, telle une flèche, pointe droit dans le ciel ; le taureau beugle dans l'étable, allons, debout ! il est temps de commencer l'ouvrage. Prends tes outils et partons. Tout le long du chemin, j'en profiterai pour t'instruire. Ecoute :

Je veux d'abord détruire tes chimères forgées d'après les erreurs que l'on t'a inculquées dans la religion que tu pratiques, sois-tu chrétien, mahométan ou autre.

L'homme n'a pas été fait à l'image de Dieu et ne crois pas que tout a été créé pour l'homme. Non. Cette idée n'est bonne qu'à donner de l'orgueil et faire considérer les autres créations du Tout-Puissant inférieures à soi.

C'est la plus grande faute commise à son égard. Si l'homme possède son libre arbitre, tous les autres êtres l'ont également et Dieu ne te l'a donné que pour que tu arrives, par toi-même, à gagner le bonheur dans l'autre vie qui

est la seule vraie. Car ton passage sur cette planète n'est qu'une épreuve, et bienheureux est celui qui, sachant profiter des avertissements que le maître donne et a donnés de tout temps, par sa conduite, mérite, sans autres épreuves, de reconnaître qu'il a quitté la terre et est dépouillé de son enveloppe charnelle. Enveloppe bien misérable qui n'est, en quelque sorte, que la livrée de misère de l'âme.

Et quand l'heure marquée par le Tout-Puissant a sonné, l'âme du méritant, telle le prisonnier retenu de longs mois dans un cachot et qui est tout d'un coup rendu à la liberté, éprouve la même sensation délicieuse d'espoir pour un avenir meilleur.

Il ne faut pas pourtant, considérant la vie terrestre comme une misère, chercher à la supprimer et te dérober ainsi lâchement aux devoirs qui t'incombent. Non, car alors la vie future que tu te préparerais par cet acte serait beaucoup plus terrible, et tu n'en serais débarrassé qu'après de longues années, si tu avais le bonheur de rencontrer une bonne âme incarnée qui voudrait, par ses prières, intercéder pour toi auprès de Dieu.

Je lis dans ta pensée. Tu vas me demander quels sont les vrais devoirs de l'homme. Oh ! bien simples !

Tiens, prenons un exemple vivant. Arrêtons-nous auprès de ce buisson ; là, entre les branches, est un nid d'oiseaux.

Cache-toi derrière ce tronc d'arbre et observe. Vois avec quel amour la mère réchauffe et protège ses petits : amour sans mélange, impartial ; elle les aime tous également sans cette préférence égoïste, monstrueuse qui, hélas ! trop souvent, chez la femme, lui fait préférer un de ses enfants au détriment des autres.

Qu'arrive-t-il alors ? C'est que cette préférence aigrit l'âme des pauvres malheureux qui sont privés de la part d'amour à laquelle ils avaient droit, et, bien souvent, ils dévient du droit chemin par cette faute.

Et le père, le vois-tu aller, venir sans cesse, apporter à sa famille la nourriture nécessaire ? Crois tu que devant un fruit mûr, savoureux, il songe à s'en régaler ? Non ! C'est à ceux qui l'attendent qu'il pense et il s'empresse de le leur porter. Combien d'hommes ne pourraient en dire autant !

Mais là n'est pas tout, et crois-tu que ce couple de mésanges se borne à assurer la nourriture de leurs petits ? Plus tard, quand les plumes commenceront à pousser et qu'ils monteront sur le bord du nid pour essayer leurs jeunes ailes, tu verras avec quelle patience,

quelle sollicitude, le père et la mère guideront leurs efforts ; avec quel amour ils chercheront à leur éviter une imprudence, leur donnant, dans leur langage, des conseils pour les diriger dans la vie qu'ils vont affronter.

Eh ! bien, voilà le premier, le plus saint des devoirs de l'homme : créer une famille.

LA FAMILLE

Le soleil est au zénith, la chaleur accablante : il est l'heure de prendre ton repas de midi. Viens à l'ombre bienfaisante de cet arbre, et là, pendant que tu mangeras, je te dirai ce que doit être la famille.

Tu as rencontré celle qui doit être la compagne de toute ta vie ; il ne faut pas, dans ce choix, ne considérer que le plaisir charnel et passer outre sur toutes les autres qualités que doit avoir une mère de famille.

Cette négligence pèserait terriblement sur toi, pendant toute ton existence terrestre, et tu aurais à en répondre devant le Tout-Puissant, dans l'autre vie.

Car, créer une famille, n'est pas se borner à

faire des enfants et les nourrir ; c'est à la direction de leurs jeunes âmes que commence la plus grande responsabilité.

Responsabilité terrible et que peu d'hommes envisagent sous son véritable jour. Il faut si peu de chose, dans ces jeunes esprits tendres et malléables, pour les dévier du bon chemin, que le père et la mère doivent s'observer sévèrement et constamment donner de bons exemples.

Quand l'enfant arrive à l'âge de la raison, les premières leçons, les premiers conseils; puise-les dans l'admirable livre qui est constamment ouvert sous tes yeux, la nature. Apprends-lui d'abord à aimer et respecter le créateur de tout ce qu'il voit ; dis-lui que ces jolis papillons qui voltigent de fleurs en fleurs, que ces jolis oiseaux qui saluent ton réveil par des gazouillements, tout cela a été fait, créé, pour concourir à l'harmonie universelle et non pour être détruit, tué méchamment.

Ces simples et naïves leçons frapperont sa jeune imagination et, plus tard, devenu homme à son tour, il s'en souviendra toujours. Et l'enfant, à qui tu auras appris à aimer Dieu, ne manquera jamais de remplir ses devoirs envers les auteurs de ses jours.

LA PRIÈRE

Vois cette ligne rouge qui embrase l'horizon ; c'est le soleil qui, ayant terminé sa course sur cette face de notre planète, va prodiguer sa lumière sur d'autres contrées.

Ta tâche est finie ; viens, prenons par ce chemin creux, et, profitant du mystérieux silence qui descend sur la terre à la fin d'un beau jour, je vais t'apprendre à prier.

Prier, ne consiste pas, comme on te l'a enseigné, à réciter par cœur une suite de vers ou de prose plus ou moins longue ; non, car, sache-le bien, Dieu qui sait tout, voit tout, entend tout, n'a pas besoin que tu lui adresses tes prières, ou chantes ses louanges en longues phrases. La vraie prière doit partir du cœur et non des lèvres.

Le Tout-Puissant demande la pensée, non des discours ; et l'homme qui, dans une seconde, élèvera son âme vers lui, sera mieux écouté que celui qui, tous les jours, récitera de longues prières, la pensée ailleurs.

Il ne faut pas croire que la prière est une prérogative de l'homme. Non, et je vais encore détruire cette erreur par des exemples.

Regarde devant et autour de toi.

Vois cette humble fleurette qui, par son parfum discret, remercie, à sa manière, le Créateur de la bienfaisante rosée qu'il lui prodigue le matin ; et les chants mélodieux des oiseaux, ce n'est qu'une action de grâce qui lui est adressée, par ces petits êtres, en reconnaissance de la pâture qu'il leur procure. Et quand, dominé par l'horrible colère, tu t'oublies à maltraiter les précieux auxiliaires de tes travaux, j'ai nommé, le bœuf, le cheval, le chien, tu ne te doutes pas que la résignation de ces pauvres serviteurs vient de la prescience qu'ils possèdent, à un degré beaucoup plus élevé que nous, d'un avenir meilleur et que, dans ces moments surtout, leur pensée s'élève vers Dieu. J'ai bien dit pensée ! et c'est une grossière erreur qui fait dire que les animaux en sont privés, car c'est faire injure au Tout-Puissant, de croire que, par un sentiment partial, égoïste et monstrueux, il aurait créé des êtres qui n'auraient pas la faculté de pouvoir travailler à leur avancement quand d'autres le peuvent.

Suis donc les milliers d'exemples que tu as constamment sous les yeux. Prie ! et dans tes passages les plus pénibles, tu auras toujours, par la vraie prière, la suprême consolation et la paix dans ton cœur.

LA CHARITÉ

Tu as terminé ton repas du soir. Avant de te livrer au repos, viens t'asseoir un moment sur le banc rustique, adossé au mur de ta maison et, dans la paix d'un beau soir d'été, sous les myriades d'étoiles, et, bercé par le chant monotone du grillon, je vais te conter une simple histoire.

C'est (il y a bien longtemps de cela) dans un petit village que les faits que je vais te narrer se sont passés :

Dans une vieille masure abandonnée, située tout à fait en dehors du village, habitait un pauvre homme vivant petitement, au jour le jour, du produit d'un petit jardinet qu'il avait fait sur une mince bande de terrain entourant sa cabane.

Il se nourrissait de ses légumes, en vendait une partie pour acheter du pain, et avait, pour se désaltérer, l'eau pure et limpide d'une source qui se trouvait à peu de distance de là.

Tu vois, par ce tableau, que cet homme n'était pas bien riche, que son sort paraît peu enviable et pourtant il était heureux, car c'était un sage !

Quand, le soir, assis sur le pas de la porte, il

se reposait des travaux de la journée, jamais il n'avait eu un regard d'envie pour les troupeaux nombreux des riches fermiers passant sur la route, ni pour le bel équipage du seigneur, ni pour les lourds chariots ployant sous les récoltes abondantes. Et pourtant, il était pauvre, pauvre à ne pas savoir si le lendemain il pourrait s'assurer la subsistance, au cas où un orage ravagerait son pauvre petit jardin dans la nuit.

Mais cet homme savait que l'envie est sœur de la haine, et que l'on est beaucoup plus heureux dans la pire pauvreté que le cœur rongé par cet horrible vampire.

Donc cet homme était heureux. Tu vois que le bonheur n'est pas si difficile à atteindre ; il suffit, pour cela, de se contenter de sa position sociale, et se préserver comme du pire de tous les maux, de la funeste envie.

Revenons à notre histoire.

Un soir que, comme de coutume, il était devant sa maison, il entendit des pas trainants ; l'heure était assez avancée et la route déserte. Il vit venir vers lui un pauvre hère déguenillé, hâve, lamentable, qui, d'une voix presque éteinte, lui demanda un morceau de pain. Il aurait pu lui répondre que lui-même était peu fortuné, et que le peu de pain qu'il lui restait était nécessaire pour le lendemain, car, juste-

ment la nuit précédente, de misérables maraudeurs lui avaient volé les pommes de terre qu'il comptait porter à la ville voisine pour les vendre.

Eh ! bien, non, tout cela ne se présente même pas à son esprit ; il est ému de compassion de voir plus malheureux que lui, car, lui, possède un toit pour s'abriter et le pauvre vagabond est errant. Sans hésiter, il le fait asseoir à sa table et lui donne tout ce qu'il a, sans s'inquiéter du lendemain, sans se dire que peut-être lui-même, pour manger sera, à son tour, obligé de tendre la main.

Après l'avoir restauré, il lui fait partager les quelques bottes de paille qui lui servaient de couche. Et, le lendemain, quand le malheureux partit, il s'estima amplement récompensé par le regard de reconnaissance qu'il lui jeta et par la satisfaction de sa conscience.

Cependant le loqueteux continue sa route vers le village. Le temps est splendide, l'air rafraichi, par l'orage de la nuit, semble plus léger à respirer ; des gouttes d'eau scintillent sur les feuilles et les fleurs, reflétant, comme des diamants, les feux du soleil levant ; les oiseaux font entendre leurs trilles mélodieux, la nature est en fête et une immense action de grâce monte vers le Tout-Puissant. Le gueux, indifférent, passe, et pense. Il pense au repas bien

frugal, mais donné de si bon cœur, qu'on lui a offert et un peu d'émotion se glisse dans son cœur de voir qu'il y a encore sur terre des êtres bons et charitables.

Absorbé par sa rêverie, il n'entend pas le trot rapide d'un cheval qui vient derrière lui, quand, brusquement rappelé à la réalité par un juron formidable, il n'a que le temps de se garer pour laisser passer la voiture d'un riche fermier qui se rendait à la fête du village. Il ne fut pas assez leste pour éviter les éclaboussures que lui projettent les roues de la voiture, en passant dans une flaque de boue laissée par la dernière pluie.

Voilà donc ce pauvre homme en piteux état, ses hardes en lambeaux, souillées, en plus, par la fange, et le fermier, narquois, n'eut qu'un regard d'ironique moquerie, pour cette pauvre loque humaine, et continua son chemin sans s'en inquiéter davantage.

Après s'être débarrassé, tant bien que mal, de la boue qui le couvrait, le vagabond fait, à son tour, son entrée au village.

La fête battait son plein, les réjouissances de toutes sortes sont nombreuses sur l'unique place ; ici, un pître s'efforce, par sa loquacité, d'attirer les badauds pour leur montrer quelque phénomène ; là, le fifre et la cornemuse font

rage pour faire tournoyer les couples sur le gazon, et, devant le cabaret, des buveurs nombreux, le gobelet en main discutent le résultat des luttes qui viennent d'avoir lieu.

Notre fermier, arrivé depuis un moment, trône à la meilleure des places, que s'est empressé de lui céder un des buveurs, par déférence ; pourquoi ? pour sa richesse ! Sot et lâche ! qui n'a pas le courage de se dire qu'un homme en vaut un autre, que nous sommes tous égaux, et que, si l'autre a l'avantage, bien éphémère, de la fortune, il est peut-être bien inférieur pour d'autres qualités autrement appréciables.

Mais, hélas ! combien d'hommes seraient répréhensibles sur ce point !

Donc, notre fermier pérorait au milieu d'un auditoire prêt à lui donner toutes les raisons du monde ; et, après avoir clos la discussion par une affirmation sans réplique, la conversation avait été amenée sur les seigneurs du pays.

Depuis quelque temps, le jeune marquis s'était marié, et sa compagne, qu'il avait amenée d'un pays lointain, était — quoiqu'il n'y eût pas longtemps qu'elle habitait le château, — déjà citée par sa charité inépuisable, qui ne le cédait qu'à sa bonté compatissante.

Et, surtout, ce qui était encore plus beau, c'est qu'il fallait deviner que cela venait d'elle,

tellement sa façon de donner était discrète et délicate.

Tantôt c'étaient les enfants d'une pauvre veuve qui, étant partis pour ramasser du bois mort, revenaient tous habillés de neuf, racontant qu'un homme, enveloppé dans un grand manteau, portant une longue barbe, leur avait enjoint, d'une voix très douce, de quitter leurs guenilles pour les troquer contre les bons vêtements qu'il portait.

Une autre fois, c'était un pauvre père de famille qui, ayant été malade, n'avait pu faire face à ces engagements et qui, au moment où il allait être expulsé par la justice, — ô ironie des mots! — recevait tout à coup quittance de ses dettes, et quelque argent pour reprendre son travail.

Comme les faits ne se passaient dans le pays que depuis l'arrivée de la jeune châtelaine, judicieusement on les lui imputait et chacun faisait les louanges de cet ange de bonté.

Juste à ce moment, le vagabond arrivait devant le cabaret, et regardait d'un œil d'envie le bon cidre qui pétillait dans les verres, se disant qu'il y avait bien longtemps qu'il n'avait eu le bonheur de goûter à cette boisson, et le désir devenant impérieux, il s'enhardit à demander timidement qu'on lui permît de boire

ce qui restait au fond du broc. Ne recevant pas de réponse, il allait continuer son chemin, car, hélas ! il savait, par expérience, que d'insister ne lui servirait qu'à s'attirer des rebuffades, quand il fut rappelé par le fermier qui, — il n'en pouvait croire ses yeux. — après s'être assuré que toute la compagnie l'observait, d'un geste large, suffisant, lui tendit une pièce d'or.

Comment, l'homme qui tantôt l'avait éclaboussé, presque renversé, avec sa voiture, et qui n'avait eu, à ce moment, pour lui, qu'un rire de méprisante moquerie, lui donnait à présent de l'or !

Le malheureux crut à une mystification et n'osait tendre la main. Mais le fermier insiste et, d'une voix qu'il voulait rendre persuasive et qu'il ne réussit qu'à rendre impérative, il lui dit : « Voyons, prends, puisque je te le donne ! » Ce disant, il jette la pièce à ses pieds et promène un regard satisfait, orgueilleux, sur les buveurs émerveillés d'une telle largesse.

Que s'était-il passé dans le cerveau de cet homme ? A entendre les louanges qu'on faisait de la jeune épouse du marquis, il s'était dit que ses moyens lui permettaient d'en faire autant et qu'il pouvait rivaliser, avec elle, dans sa réputation de charité. Et l'occasion se présente favorable, par l'arrivée du mendiant. Il

s'empresse de la saisir, étant sûr que sa générosité sera bientôt connue de tous, répandue par les témoins de son acte.

Voilà pourquoi cet homme a donné ! voilà le mobile qui le pousse à faire la charité ! et, s'il prétend rivaliser avec la marquise par ses dons, il ne l'égalera pas pour la délicatesse.

Ai-je besoin de te comparer la façon de donner du pauvre habitant de la cabane avec celle de cet orgueilleux ? non, tu comprends toi-même la différence.

Le gueux a ramassé la pièce d'or. Jamais, dans sa misérable existence, il n'a possédé autant. La valeur de ce don est cent fois supérieure au maigre repas qu'il a pris la veille chez le pauvre jardinier.

Et pourtant, le moment d'éblouissement passé, il n'en éprouve pas la même satisfaction ; il sent, au fond du cœur, qu'il ne peut avoir le même sentiment de reconnaissance que pour le premier. Voilà pourquoi bien des gens qui croient être charitables, se plaignent de l'ingratitude de leurs obligés. La faute n'est imputable qu'à eux. C'est qu'ils ne savent pas donner.

Le jardinier sera mieux récompensé par Dieu, que le riche fermier, et son âme s'élèvera plus rapidement, d'une sphère à l'autre, que celle du fermier.

Tu vas me demander ce que je veux dire par ce mot : *Sphère*.

Avant de te répondre, je tiens à ce que tu comprennes bien la différence qui existe entre le corps et l'âme.

Va te livrer au repos, et, demain, à l'aube, si mes enseignements t'intéressent, je t'instruirai de nouveau.

LA RÉINCARNATION

La nuit pâlit à l'horizon, c'est le jour qui, bientôt, va paraître ; viens, pénétrons un instant dans ton verger et je tiendrai ma promesse de la veille.

Je me suis efforcé de bien te faire comprendre ce qu'était l'âme, la véritable personnalité de l'homme, et les devoirs qui lui incombent. Maintenant je vais te dire ce qu'est le corps. Je t'ai déjà dit que ce n'était que l'enveloppe de l'âme, enveloppe matérielle et seule périssable.

Pour bien te faire comprendre, prenons encore un exemple à ta portée.

Cueille cette belle pêche veloutée, prends ton couteau, et ouvre-la.

Le corps est comparable à la chair qui recouvre le noyau, la coquille est le périsprit et enfin l'amande est le principe de vie, c'est-à-dire l'âme.

Si tu laisses sur l'arbre la pèche jusqu'à complète mâturité, elle tombera ; la chair deviendra pourriture, mais l'amande finira par germer et donnera naissance à un autre arbre qui produira d'autres fruits.

Et il en sera toujours ainsi, sans arrêt ; le principe de vie qui habitait dans la première pêche passe dans d'autres et existe toujours.

Il ne faut pas pourtant que, considérant le corps comme une matière destinée à la pourriture, tu le négliges ; au contraire, car de même que tu dois chercher à embellir la maison que tu habites, tu dois soigner la demeure de ton âme.

Car, en somme, cette matière, ce corps, est œuvre du Tout-Puissant, que tu dois respecter comme toutes ses autres créations.

Et l'homme qui, de sa propre volonté, détériore son corps ou supprime une de ses fonctions, ne sait pas combien il démérite auprès de Dieu et les peines qu'il se prépare pour sa vie future.

Tels ces malheureux dévoyés, je puis les appeler ainsi, qui, sous prétexte de religion, et

croyant mieux servir l'Etre Suprême, font vœu de chasteté.

Ils ne savent donc pas qu'ils se dérobent ainsi au premier, au plus saint de tous les devoirs, celui pour lequel Dieu a créé l'enveloppe charnelle : la procréation, la famille !

Mais si tous les hommes étaient assez détraqués pour suivre leur funeste exemple, si tous se disaient, pour mieux mériter dans l'autre existence, faisons comme eux, ce serait la fin de l'humanité et l'âme serait privée du corps qui lui est indispensable pour arriver dans la première sphère.

Il lui manquerait, en quelque sorte, un échelon et serait comparable à l'ouvrier, montant une échelle, qui, au moment d'atteindre son échafaudage, serait assez fou pour couper l'échelon qui va lui permettre d'y arriver.

Donc, soigne ton corps et fais en sorte d'en créer le plus possible, car tu fais ainsi œuvre sainte, méritoire ; tu prépares des refuges à une foule d'âmes qui attendent, et tu aides à leur avancement.

Que les charges et les peines d'une nombreuse famille ne te rebutent pas ; pense que c'est un des méilleurs moyens de servir Dieu et que chaque naissance est une pierre de plus ajoutée au monument de ton bonheur futur.

Je prévois une question que tu vas me poser. D'où viennent ces âmes qui attendent un corps humain, pour atteindre la première sphère? Je vais essayer d'y répondre de mon mieux, et en termes à ta portée, pour que tu puisses bien me comprendre.

Il y en a de trois catégories : Les premières, celles qui n'ont pas encore passé par un être humain ; les deuxièmes, celles qui reviennent sur terre n'ayant pas accompli tout leur temps sur notre planète ; et enfin celles qui sont envoyées en mission par le Très Haut.

Occupons-nous des premières. Je vais, sans doute, te surprendre en te disant que, avant d'arriver à l'homme, elles passent par le corps de tous les animaux, à commencer des plus petits, des plus infimes, pour passer par les plus gros et enfin arriver dans le corps du chien.

Cet ami, ce serviteur de l'homme, est le dernier degré, en quelque sorte la dernière étape, pour arriver enfin à l'homme, et, de là, dans la première sphère. Nombreux sont les exemples qui prouvent l'intelligence du chien, et l'on a bien raison de dire qu'il ne lui manque que la parole, pour être notre égal.

Je vais te citer quelques faits. Aux environs de T..., dans une superbe villa, vivait, il n'y a pas bien longtemps, un riche commerçant et sa

femme qui, après fortune faite, étaient venus réaliser le rêve de tout bon citadin, c'est à-dire, habiter la campagne.

Ils étaient doublement heureux, car, depuis qu'ils avaient quitté le souci des affaires, Dieu avait comblé tous leurs vœux en leur donnant un enfant.

Quand je t'aurai dit que cela avait été le plus ardent désir de toute leur vie, tu comprendras s'ils furent heureux de le voir s'accomplir au moment où ils allaient perdre tout espoir.

Aussi, inutile de te dire si ce petit être fut reçu avec transport et entouré de soins et d'amour.

Malheureusement, comme font trop souvent les parents qui n'ont qu'un enfant, ils poussèrent leur amour à un trop haut degré ; ils ne réussirent qu'à en faire un petit despote devant qui tout devait plier.

Que Dieu te préserve, si tu as des enfants, de les élever ainsi, car les conséquences en sont terribles !

C'est quand l'arbre est jeune qu'il faut le redresser et, bien souvent, pour éviter quelques larmes à ces petites créatures, larmes bien vite séchées pourtant, l'acte répréhensible qu'ils viennent d'accomplir leur paraît dès lors natu-

rel et cependant la pomme dérobée par malice peut mener, avec le temps, au crime.

N'est-ce pas faussement les aimer quand, par faiblesse, on les laisse dévier du droit chemin ?

Tel était le cas de ces braves gens. Et pourtant la scène qui va suivre, et bien d'autres, aurait dû leur ouvrir les yeux.

Depuis qu'ils habitaient la campagne, ils avaient pris pour garde un chien qu'un paysan leur avait donné.

C'était un griffon abatardi, en faveur duquel, au premier abord, rien ne parlait.

Il était plutôt petit, bas sur ses pattes, le poil long, rugueux, mais, en l'observant bien, on découvrait dans l'embroussaillement qui couvrait sa tête, deux yeux vifs, intelligents ; deux yeux qui semblaient humains, qui lisaient, qui devinaient les ordres dans ceux de son maître.

Et, certes, le vrai observateur est forcé, en voyant un tel regard, de se dire que les bêtes sont autre chose que ce que l'homme se figure généralement.

Cette pauvre bête était devenue le souffre-douleur du petit despote.

Tantôt, dans un accès de colère, il lui prenait les oreilles qu'il tirait de toutes ses forces ; une autre fois, armé d'un bâton, il lui assénait des coups sur la tête ; enfin il n'était pas de

tracasseries qu'il n'eut à subir de sa part.

Le pauvre chien supportait tout sans se rebiffer ; il avait conscience de sa force, il savait qu'il lui aurait suffi de se jeter sur cet enfant pour l'étrangler, le tuer ; et pourtant il ne le faisait pas. Pourquoi ?

Si ce n'avait été qu'une brute comme beaucoup le prétendent, doué seulement de ce qu'ils appellent l'instinct, il aurait obéi à ce sentiment qui lui aurait commandé de se venger immédiatement, de répondre aux coups par des coups, aux caresses par des caresses.

Mais non, cet animal comprenait que son petit bourreau était plus faible que lui, que la victoire serait trop facile ; donc il raisonnait, et, s'il raisonnait, il avait autre chose que l'instinct, car la raison est l'apanage de l'âme.

Voilà déjà une preuve que tu peux constater, si tu possèdes un chien.

Encore un fait plus probant. Cet enfant possédait, entr'autres jouets, un superbe polichinelle qu'il affectionnait beaucoup. Un jour que la fantaisie lui prit de s'en amuser, on le chercha partout sans parvenir à le trouver ; et, naturellement, il suffit de cette circonstance pour qu'il le voulut quand même.

Toute la maison fut visitée de fond en comble ; il fallut quitter toute affaire pressante pour satis-

faire le caprice du petit volontaire et le jouet était toujours introuvable.

Les parents étaient au désespoir, car, d'après la funeste habitude qu'ils avaient contractée de le satisfaire de suite quoi qu'il désirât, ils craignaient, avec raison, que cette contrariété ne lui procurât une attaque de nerfs, toujours dangereuse pour les enfants.

En effet, il se roule par terre, congestionné, les yeux secs, les mains crispées, poussant des cris inarticulés, et disant, de temps à autre, d'une voix coupée par les sanglots :

« Polichinelle ! Je veux Polichinelle. » Le pauvre père est comme un fou. Désespérant de trouver le jouet, il vient d'envoyer le domestique à cheval à la ville voisine pour acheter un autre pantin et avec ordre d'aller au grand galop.

Pourtant Pompon (c'est le nom du chien), qui, du coin où il s'est réfugié, — car, dans tout ce désarroi, il a été plusieurs fois bousculé, — a entendu les cris de son jeune maître, a vu, a compris le désespoir peint sur la figure des parents et, — prête toute son attention sur ce fait, — tout d'un coup, *se rappelant*, il part comme un trait ; il va, sans hésitation, tout droit, au fond du parc, dans un massif de buis, où **huit jours** auparavant l'enfant avait laissé tomber et oublié son « *polichinelle* ».

En effet, il le retrouve, le prend dans sa gueule, et le rapporte triomphant à son petit maître.

Et les parents voient, avec joie, leur fils consolé par l'arrivée inattendue du jouet et sont confondus de constater une pareille intelligence manifestée par leur chien.

Intelligence raisonnée, car ceci ne peut dépendre de l'instinct ; ce n'est pas, non plus, une leçon apprise et commandée.

Le chien est dans un coin oublié de tous ; il entend et comprend les cris de l'enfant ; il sait donc ce qu'il désire.

Tout d'un coup, il se souvient que *l'autre jour*, jouant avec lui, il lui a vu mettre et oublier son « polichinelle » dans le massif de buis.

Et alors, sans être commandé, de sa propre initiative, il part, va chercher l'objet et, en toute hâte, vient l'apporter à l'enfant.

Peut-on, en toute conscience, mettre cela sur le compte de l'instinct ?

Autre fait :

A l'époque des troubles carlistes, en Espagne, un jeune berger des Pyrénées s'était enrôlé dans une des nombreuses bandes qui, sous le prétexte de la guerre civile, désolaient et terrorisaient les campagnes, commettaient des atro-

cités, pillaient et faisaient une triste réputation aux vrais patriotes qui, eux, combattaient pour une idée.

Notre berger, qui s'était laissé gagner par les discours hypocrites du chef de la bande, fut vite désillusionné. Quand il eut vu que, pour rétablir un trône, il fallait piller, déposséder de pauvres fermiers espagnols comme lui, il comprit vite qu'il avait fait fausse route et que, croyant être entré dans une troupe de patriotes, il s'était tout simplement enrôlé dans une bande de brigands.

Comme il était foncièrement honnête et que ces dépradations lui répugnaient, il résolut de fuir cette triste société. Seulement ce n'était pas chose facile, car il était stipulé, entre autres conditions, pour faire partie de la bande, que toute désertion, pour n'importe quel motif, serait punie de mort, sans arrêt.

Et, comme c'étaient tous des hommes résolus, connaissant admirablement la montagne, il savait qu'il lui serait difficile de se soustraire à leurs recherches, à moins d'aller se réfugier dans une caverne, que lui seul connaissait, creusée, par la nature, au flanc d'un rocher presque à pic et d'attendre, là, que les bandits fussent déroutés dans leurs recherches.

Pour arriver à cette grotte, il fallait se laisser

glisser doucement jusqu'à la fissure d'un rocher qui surplombait au-dessus et qui empêchait ainsi d'apercevoir l'entrée d'en haut, et, par cette fente, on sautait dans l'intérieur.

Une fois dedans, on se trouvait dans une salle assez grande, le sol recouvert de sable sec et fin, et, dans le fond, à droite, on était surpris d'entendre le murmure d'un petit ruisseau d'une eau fraîche et limpide, qui, après avoir parcouru quelques mètres, se perdait dans une fissure près de l'entrée.

Par une nuit orageuse, notre berger mit son projet à exécution. Profitant d'un moment où ses camarades, à l'abri, dans une ferme qu'ils venaient de piller, se sachant en sûreté, s'étaient livrés au sommeil, il se faufile au dehors, après s'être muni de quelques provisions, pour pouvoir attendre la fin des recherches qui ne manqueraient pas de commencer dès que les brigands se seraient aperçus de sa fuite. Il s'élance, sans hésiter, dans l'obscurité, du côté de la caverne.

Il ne tarde pas à atteindre l'endroit où il devait se laisser glisser jusqu'à la fissure.

Comme il s'apprêtait à effectuer sa glissade, avec toutes les précautions voulues pour qu'elle ne se change pas en chute, il entend tout à coup des pas précipités se diriger de son côté.

S'imaginant que les bandits se sont aperçus de sa fuite et qu'ils sont à sa poursuite, il abandonne toute prudence et se laisse aller de tout son poids dans une descente vertigineuse, ne réfléchissant pas que, pour échapper au couteau des brigands, il courait à une mort non moins certaine. En effet, à moins d'un miracle, il devait, par l'impulsion donnée par sa chute, rebondir sur le rocher couvrant la grotte, et, de là, être précipité dans le gouffre sans fond.

Eh ! bien, l'heure de cet homme n'a pas sonné ! le temps qu'il doit passer sur terre n'est pas expiré ! Il doit vivre encore !...

Et comme, quand il s'est jeté dans cette glissade fatale, son intention n'était pas de se détruire, que s'il s'était tué ce n'aurait pas été son libre arbitre, le miracle s'accomplit !

La gibecière, contenant quelques vivres et qu'il porte en bandoulière, s'accroche, juste au moment où il touche au rocher, à une aspérité du roc et l'arrête brusquement au moment même où il s'attendait à exécuter le saut fatal.

Vois et admire la puissance et la simplicité que Dieu apporte dans tous ses actes ! Il lui aurait suffi, pour arrêter la chute du berger, d'imposer simplement sa volonté et la glissade aurait cessé sans causes apparentes. Eh ! bien, non, il ne veut pas gagner les hommes par la

crainte du surnaturel, il veut qu'ils s'ouvrent à lui librement, par amour.

Et, dans toutes ses manifestations, il se sert de moyens naturels.

Mais l'homme intelligent, l'homme qui sait voir et comprendre, constate, chaque jour, l'intervention de la puissance divine.

Donc, notre berger fut arrêté miraculeusement au bord de l'abîme. Seulement dans cet arrêt brusque, son pied heurte si durement le rocher, qu'il se tord et se fait une entorse. Mais après le danger qu'il vient de courir, cela lui paraît peu de chose sur le moment, et, se servant de sa jambe restée libre, il se coule par la fissure et pousse un soupir de soulagement en se voyant enfin à l'abri et en sûreté.

Mais ce premier sentiment passé, il est rappelé à la réalité par une douleur lancinante, que lui procure son pied luxé ; il se traîne avec beaucoup de peine, jusqu'au petit ruisseau, plonge son mouchoir dans l'eau glacée et en fait une compresse qu'il applique sur l'entorse.

La fraîcheur de l'eau lui fait du bien et calme, pour un moment, la douleur. Alors, il se met à réfléchir et à récapituler toutes les péripéties de sa fuite, Il se voit quand, avec des ruses de sauvage, il se glisse en rampant au milieu de ses compagnons endormis, ses précautions pour

ne pas les effleurer, ses arrêts brusques, la respiration suspendue, le cœur battant quand l'un des dormeurs, dans le sommeil fait un mouvement. Puis, la porte franchie sans encombre ; la campagne noire, sous un ciel d'orage, roulant des nuages d'encre. Ah ! quel soulagement ! Comme son cœur s'est dilaté, quand il s'est senti libre, seul ! il lui a semblé qu'on l'allégeait d'un grand poids, là, sur la poitrine. Il lui semblait être plus léger.

Et la fuite rapide dans l'obscurité, et enfin l'arrivée à la pente presque à pic ; la descente, prudente d'abord, et ensuite vertigineuse ; la chute, toutes précautions abandonnées, affolé par le bruit de pas qu'il a entendus. La mort certaine par le bond prévu dans le gouffre, et le miracle qui le sauve, l'arrête, juste au bord, au moment précis où, fermant les yeux, il s'attend à être précipité.

Et, maintenant, le voilà sauvé, à l'abri de toutes recherches ! Mais, dans un mouvement qu'il fait, la douleur de son pied, un instant endormie, se réveille plus impérieuse. Et tout d'un coup, brutalement, l'horreur de sa situation lui apparaît ; il n'a de vivres que pour deux jours et il sait, par expérience, que pour que l'entorse soit guérie, pour qu'il puisse se servir de son membre, il lui faudra au moins

quinze jours. C'est donc la mort la plus terrible qui l'attend ; la mort par la faim !

Car, ce qui faisait d'abord son bonheur, fait maintenant son malheur !

Personne, pas un être humain, ne connaît l'existence de la grotte. Il ne peut donc conserver aucun espoir de délivrance. Alors l'abattement s'empare de lui. Ainsi, à quoi lui aura servi d'échapper deux fois à la mort ? Pour venir mourir là, dans les tortures atroces de la faim ?

N'aurait-il pas mieux valu qu'il fut précipité dans le gouffre ? Là, au moins, il n'aurait pas eu le temps de souffrir.

Une révolte le prend ; non, c'est impossible, il est trop jeune pour mourir !

Instinctivement, il pousse un cri d'appel désespéré.

Mais à quoi bon ? qui l'entendra ? Sa voix arrive à peine à la fissure ; il faudrait que quelqu'un se fût aventuré jusque-là pour l'entendre, et l'endroit est trop dangereux pour qui ne connaît l'existence de la caverne.

Il retombe, découragé, sur le sable et, dans une détente de tout son être, il verse d'abondantes larmes.

Tout à coup, il se remet brusquement sur son séant, l'œil brillant, le cœur battant, il prête une oreille attentive.

Est-ce une illusion de ses sens abusés ? Il lui semble percevoir comme un glissement dans la fissure, accompagné d'un souffle bruyant, pendant qu'il voit de la terre et du gravier tomber dans la grotte.

Et, bientôt, un corps noir, poilu, paraît par l'ouverture et roule à ses pieds.

Avant qu'il n'ait eu le temps de se reconnaître, ce corps, cette chose, se précipite sur lui.... et le couvre de caresses.

Le pauvre garçon pousse un cri de joie délirante ; il vient de reconnaître son chien, son Pipo, qu'il avait été obligé de donner quand il s'était enrôlé dans la fameuse bande. Et cette pauvre bête qui n'a jamais oublié son premier maître, revient rôder tous les jours dans les lieux qu'affectionnait plus particulièrement le berger ; il connaît l'existence de la grotte, et, ce matin là, il a eu l'immense joie d'entendre l'appel du maître regretté.

La première effusion passée, il se couche, la tête appuyée sur la jambe du berger et le regarde en poussant des petits cris de joie.

Alors, pour la première fois, il est frappé par l'expression intelligente se dégageant des yeux de son chien ; ce regard a quelque chose d'humain et, dans ce besoin d'expansion qui suit toujours une grande joie, il se met à lui parler

comme à une personne, comme s'il pouvait le comprendre, le secourir.

Il lui raconte pourquoi il a été obligé de lui donner un nouveau maître ; sa fuite d'avec les bandits quand il a découvert la vérité ; sa chute sur le rocher et la foulure de son pied en résultant, maintenant, la terrible perspective de mourir de faim, si personne ne lui vient en aide.

Le chien a cessé ses petits cris ; attentif, il écoute et semble comprendre les paroles de son maître.

Et alors, le berger, dans une lueur d'espoir folle, irraisonnée, que son chien peut le secourir, s'accrochant à cette idée, comme le malheureux roulant dans un précipice s'accroche à la touffe d'herbe qui cède sous sa main, il se met à lui répéter :

« N'est-ce pas, mon Pipo, que tu ne laisseras pas ton bon maître mourir de faim ? que tu iras lui chercher à manger ? tu entends ? mon bon chien, à manger ou, dans quelques jours, je serai mort ! mort dans les souffrances les plus horribles ! »

Mais bientôt la raison lui revenant, il sourit tristement de sa folie. N'est-ce pas paroles perdues que tout ce discours adressé à une brute ? Il ne peut exiger l'impossible ! Ce chien ne peut faire ce que jamais il ne lui a appris, car, après

tout, une bête n'a pas de raison, n'agit que par instinct, et ne peut, par conséquent, saisir le sens des paroles qu'il lui dit.

La nuit étant venue sur ces entrefaites, accablé par toutes ces émotions successives, il s'allonge sur le sol et ne tarde pas à tomber dans un sommeil de plomb, la main appuyée sur la tête de son chien couché à ses côtés.

Le lendemain, un rayon de soleil levant, filtrant à travers le buisson recouvrant presque l'entrée de la grotte vient taper d'aplomb sur les yeux du dormeur qui fut réveillé en sursaut par cette brusque clarté. Un moment ébloui, il regarde étonné autour de lui, croyant rêver ; mais, dans un mouvement qu'il fait, la douleur de son pied le rappelle à la réalité ; il se souvient ! Il cherche des yeux son chien, il a disparu ! il sent son cœur se serrer ; le voilà de nouveau tout seul, abandonné par son compagnon et, avec lui, s'évanouit tout espoir.

La faim se faisant sentir impérieuse, — car de toute la journée passée, il n'a rien pris, bouleversé par les émotions multiples par lesquelles il a passé, — il ouvre sa gibecière et regarde tristement le peu qu'elle contient, se disant que jamais, avec cela, il n'arrivera jusqu'au moment où son pied guéri lui permettra de sortir de là.

Mais l'espoir est tenace au cœur de l'homme.

Il décide de se rationner et d'essayer, quand les vivres manqueront, de partir quand même en s'aidant des mains, s'accrochant avec ses ongles, et, si ses forces l'abandonnent, se laisser tomber dans le gouffre pour finir d'un coup plutôt que de subir la terrible agonie qui l'attend, s'il reste dans la grotte.

Il se met donc à manger un morceau de pain et, l'ayant fini, il se tourne vers le petit ruisseau et s'apprête à boire à même l'eau fraîche et limpide.

Il se baisse, quand, tout à coup, il reste immobile, comme pétrifié, la respiration suspendue ! Il vient d'entendre le même bruit de glissade que la veille. En effet, il voit bientôt rouler à ses pieds son bon et fidèle Pipo qu'il avait accusé d'ingratitude et qui lui revient. Il ne pense plus à se désaltérer ; il va le prendre dans ses bras, quand, alors seulement, il s'aperçoit qu'il tient quelque chose dans sa gueule : c'est une grosse miche que la bonne bête laisse tomber sur ses genoux.

Il est impossible de dépeindre le sentiment qui s'empare du pauvre blessé à cette vue. Ce sentiment doit être comparable à celui qu'éprouve le marin perdu en mer, qui, au moment où il sent que ses forces vont l'abandonner, aperçoit enfin un navire qui vient à son secours.

Le berger voit qu'il est sauvé ! car il constate que son chien a compris ses paroles, et qu'il ne le laissera pas périr par la faim.

Alors un grand trouble s'empare de lui ; un revirement complet s'opère dans ses idées.

Ainsi, il s'était donc trompé, et les hommes étaient dans la plus grave des erreurs en croyant que les bêtes étaient des brutes inconscientes, n'obéissant qu'à un sentiment obscur qu'on appelle l'instinct ? Il avait aujourd'hui, la preuve éclatante, probante, du contraire.

Et, désormais, il n'adressa plus la parole à son chien que comme à un être humain, avec la conviction qu'il était compris.

Et il ne se trompait pas ! Pendant dix-neuf jours, cette admirable bête apporte des vivres à son maître.

Et, chose remarquable, ces vivres, il les prend sur la ration quotidienne qu'on lui donne pour sa nourriture !

N'est-ce pas sublime de dévouement ?

Et de tels exemples ne dispensent-ils pas de tout commentaire ?

Peut-on, après cela, douter de l'existence de l'âme dans le corps du chien ?

Le reste se devine facilement. Après ce temps, le berger, complètement remis de sa

foulure, put sortir de la caverne et se mettre en sûreté chez des parents.

Il reprit son brave Pipo, qui finit ses jours avec lui, entouré de soins, et, on peut dire aussi de considération par son maître et du village entier, car tous connaissaient l'histoire.

Je pourrais te citer une foule d'autres exemples, tels que les admirables chiens du Mont-St-Bernard qui cherchent et secourent les voyageurs perdus dans la neige.

Le chien du soldat qui, sur le champ de bataille, défend son maître blessé contre les loups et les oiseaux de proie et mourra sur son corps plutôt que de l'abandonner si on ne vient à son secours.

S'il n'y avait pas d'autres sentiments que l'instinct, quand la faim se ferait sentir il s'empresserait de partir pour chercher à la satisfaire ?

Et pourtant les exemples sont nombreux de chiens se laissant mourir d'inanition sur la tombe de leur maître. Voilà d'où viennent les premières âmes, celles qui n'ont pas encore habité le corps humain, qui viennent dans l'homme pour finir de se perfectionner afin d'atteindre la première sphère.

Maintenant passons aux secondes, à celles qui, par une mort voulue, se sont trop tôt débarras-

sées de l'enveloppe charnelle et n'ont pas accompli tout leur temps de perfectionnement sur la terre.

Tu vas me demander de quelle façon est réparti le temps que chaque âme doit passer sur la terre, et pourquoi il est plus long pour les uns que pour les autres.

Sache que les âmes qui arrivent, pour la première fois dans le corps humain ont toutes un temps égal à accomplir sur notre planète, et, ce qui fait la différence des existences, c'est précisément par ce qu'il en est qui, par le suicide ont abandonné le corps avant l'expiration du temps marqué par le Tout-Puissant, et sont obligées de venir s'incorporer pour le parfaire.

Le pauvre malheureux qui, las de la vie, pour une cause quelconque, cherche par le suicide, à mettre un terme à ses souffrances, ne se doute pas des peines et des tourments qui l'attendent. Peines cent fois plus terribles que celles qu'il endurait dans ce corps, dont il a voulu se débarrasser.

Quand une âme, ayant accompli tout son temps ne quitte le corps que lorsque son heure est venue, elle passe immédiatement dans la première sphère, où elle reste un temps plus ou moins long selon sa conduite et selon son mérite. Et sa punition consiste à ce qu'elle ne s'est pas

reconnue libre, c'est-à-dire qu'elle croit toujours habiter l'enveloppe charnelle, et continue à éprouver les mêmes sensations qu'auparavant.

L'âme reste dans cet état jusqu'à ce que son temps d'épreuves soit fini et que Dieu lui permette de rompre tout lien terrestre et d'éprouver enfin le sentiment de la délivrance.

Mais l'Etre Suprême, dans sa mansuétude infinie et son désir constant de voir progresser les âmes par elles-mêmes, leur a laissé une branche de salut, un moyen qui leur permet de se reconnaître avant la fin de leur temps d'expiation. Et cette faculté, il en a chargé les âmes encore incarnées, les hommes, qui, de cette façon, non-seulement rachètent les pauvres âmes de la première sphère et travaillent aussi à leur propre avancement.

Ce moyen, c'est le *Spiritisme !*

Plus loin, je te dirai de quelle façon on doit comprendre et pratiquer le Spiritisme.

Quant aux âmes des suicidés, elles ne vont pas dans la première sphère.

Ces malheureux errent invisibles parmi les hommes, éprouvant constamment l'agonie du genre de mort qu'elles avaient choisi pour quitter le corps. Elles voient, elles entendent les hommes, et, chose horrible, elles n'ont plus l'instrument qui leur permet de communiquer avec

eux ; elles ont brisé, détruit, le corps qui leur aurait permis de crier leur agonie, de demander du secours, un soulagement à leurs souffrances, et cela dure jusqu'à ce que Dieu leur permette de s'incorporer de nouveau pour le temps d'existence terrestre qu'il leur restait à faire quand, par le suicide, elles ont déserté la vie.

Tu vois que le sort de ces pauvres âmes est bien malheureux ! Qu'est-ce que les souffrances terrestres, à côté de celles qui les attendent, quand elles se débarrassent du corps pour fuir les premières ?

Ah ! que Dieu m'accorde la grâce que mes enseignements soient lus et compris du plus grand nombre possible de mes frères ! Que je puisse leur ouvrir les yeux, et leur éviter ainsi les tourments les plus atroces qu'aucun cerveau humain ne peut concevoir ! Oui, que le Très-Haut me donne cette grâce et je serai heureux ! j'aurai l'immense joie du devoir rempli, et de ma mission accomplie !

Je vais, comme toujours, te donner quelques exemples et te citer quelques faits concernants ces pauvres âmes.

Dans un petit village près de Calvi, en Corse, avait grandi, côte à côte, deux enfants dont les parents étaient amis et voisins.

D'être toujours ensemble, de partager les

mêmes jeux, il s'étaient voué une grande amitié qui, avec l'âge, se changea en un amour passionné, violent, comme sait aimer cette race dont le sang bout dans les veines.

Les parents virent avec joie naître cet amour ; leur amitié devant se resserrer par l'union de leurs enfants.

Malheureusement, si le Corse est prompt à aimer, il ne l'en est pas moins à haïr !

Un jour, pour une question futile, à propos d'un mur mitoyen, une discussion s'engagea entre les deux voisins. Bientôt, d'une parole à une autre, elle dégénéra en dispute, et, tout à coup, dans une poussée de sang, perdant la tête, le père d'Antonio (c'est le nom du garçon), entre chez lui, décroche son fusil et, par dessus le mur, le décharge en plein dans la poitrine de son ami qui s'affaisse en rendant, par la bouche, un flot de sang noir. On accourt, on s'empresse autour de lui ; sa fille lui soulève la tête, il ouvre un œil mourant, reconnaît son enfant bien-aimée ; un éclair passe dans son regard, il fait un effort terrible, et prononce, le mot « *Vendetta* » ! en désignant de la tête la maison voisine.

Puis, brisé, retombe, serre une dernière fois la main de sa femme et de son enfant et, dans un spasme, rend le dernier soupir.

La pauvre fille a compris, son cœur se serre atrocement ; une grande pâleur l'envahit ! Ainsi tout est fini ! son amour est mort, sa vie brisée !

Elle ne doit plus revoir son Antonio, sinon pour venger son père ! Elle souffre horriblement mais, pas une seule fois, l'idée lui vient de se dérober à son devoir. Elle saura l'accomplir !

La vendetta est déclarée entre les deux familles. Coutume barbare qui, pour un moment d'égarement, voue deux familles à l'extermination par l'assassinat.

Après avoir rendu les derniers devoirs à son père, Maria étendit la main sur le cercueil et prononça le terrible serment de vengeance.

Cependant, le père d'Antonio, pour se soustraire à la justice, s'était jeté dans le maquis, fourré, épais, presque impénétrable, où se réfugient les brigands et ceux qui ont fait un mauvais coup.

Ils vivent là, dans de continuelles alarmes, allant, chaque nuit, avec précaution, chercher les vivres que les parents viennent leur apporter dans un endroit déterminé, jamais le même, de crainte de surprise.

La vraie vendetta consiste en ce que tous les membres de la famille de la victime cherchent à se faire justice eux-mêmes en tuant l'assassin.

S'ils y parviennent, c'est alors l'autre famille qui, à son tour, tue le meurtrier de l'assassin, et, ainsi de suite, jusqu'à complète extermination des deux familles. Et, s'il arrive qu'un des membres d'une famille, après son coup fait, s'expatrie pour se soustraire à la vengeance de l'autre, la haine ne s'éteint jamais ! Si, vingt ans après, le malheureux revient dans son pays, croyant tout oublié, il tombe fatalement sous les coups de la vendetta.

Maria avait juré de venger son père, et, comme elle n'avait pas de frère, c'est à elle qu'incombait le devoir d'accomplir l'acte de mort.

Mais, pour cela, il lui fallait découvrir le meurtrier, et, comme elle connaissait le maquis, elle savait bien que, seule, sans indications, il lui serait très difficile, presque impossible, de le trouver.

Seulement elle pensa judicieusement que ses parents devaient lui porter, chaque nuit, à manger et qu'en parvenant à suivre l'un d'eux, sans être aperçue, elle ne pourrait manquer d'atteindre son but.

Elle se mit donc en observation, dans un massif de verdure, près de la porte de son jardin, d'où elle voyait très bien la maison voisine, le fusil à portée de sa main, prête à partir, elle attendit.

Elle passa plusieurs nuits en observation, sans résultat. Mais en vraie corse, tenace, elle ne se découragea pas. Enfin, par une nuit orageuse, le vent soufflant en tempête et roulant de grands nuages noirs, elle entendit la porte des voisins s'ouvrir, et, dans la baie lumineuse, elle reconnut Antonio qui, chargé d'un bissac, allait, sans aucun doute, retrouver son père.

Cette nuit là, en raison du temps affreux qu'il faisait, il avait cru inutile de s'entourer de toutes les précautions des nuits précédentes.

Maria, à cette vue, sentit les battements de son cœur redoubler, le sang lui afflua aux tempes.

Elle eut une seconde d'hésitation !

Ainsi, il lui fallait tuer le père de celui que, malgré tout, elle aimait encore et cela devant lui ! Mais ce moment d'attendrissement fut court.

Il lui sembla entendre la voix de son père mourant lui répéter : « *Vendetta* » !

Le devoir l'appelait, elle saurait l'accomplir.

Prenant sa carabine, résolument elle s'élança sur les traces d'Antonio, qui, courbé sous le vent qui le prenait de front, avance à grands pas, ne pouvant voir ni entendre, si on le suivait, la bise emportant les sons derrière lui.

Tandis que Maria, par cela même, distinguait parfaitement le bruit de sa marche.

Ils allèrent ainsi longtemps dans la nuit, le

vent faisait rage, soufflant lugubrement dans les arbres.

Au loin, un chien hurlait à la mort.

Et, certes, il fallait que cette jeune fille fut douée d'un courage peu commun, pour ne pas être glacée d'épouvante, dans cette nuit sombre.

Depuis un moment, ils avaient quitté la route pour s'engager en plein maquis, quand, tout-à-coup, Antonio s'arrête brusquement. Maria n'eut que le temps de se jeter par terre, en plein fourré, car, juste à ce moment, la lune se dégageant des nuages, inonda tout d'un coup la campagne de sa lumière argentée.

Après avoir regardé tout autour de lui, Antonio siffla doucement et, un moment après, sortant des brousailles, son père était près de lui.

Les deux hommes s'étant assurés qu'ils ne voyaient ni entendaient rien d'insolite autour d'eux, s'assirent par terre en ayant soin de se dissimuler dans la brousse, et se mirent à causer à voix basse.

Un dernier coup de vent avait complètement balayé le ciel des gros nuages qui maintenant, fuyaient éperdument à l'horizon comme un troupeau de moutons affolés. Le vent finit par s'apaiser, ne donnant plus que quelques rafales pareilles au bruit de la mer déterlant sur la plage. Peu à peu le souffle devint moins fort, et

bientôt une paix immense régna sur la campagne endormie.

Brusquement, un rossignol jeta ses trilles dans la nuit, comme obéissant à un signal ; un grillon commença son chant monotone ; au loin, on entendit le son de la clochette d'une chèvre qui s'écartait du troupeau, l'appel du berger, quelques bêlements puis tout retomba dans le silence où il ne resta plus que le cri-cri continu du grillon

Maria, de son buisson, voyait très bien les causeurs. Elle n'avait qu'à épauler pour tenir, presque à bout portant, l'assassin de son père. Et pourtant, elle n'en faisait rien, remettant toujours cet acte au moment d'après.

Une détente s'était opérée dans ses nerfs surexcités ; une langueur l'envahit. De tenir là, dans ses mains, la vie de cet homme, toute sa colère était tombée ; un attendrissement la prit, des larmes perlèrent à ses cils. N'avait-elle pas assez souffert déjà par la mort de son père bien-aimé ? Fallait-il encore aggraver cette souffrance par la perte de celui à qui elle avait donné sa vie, celui qu'elle aimait de tout son être ? Ah ! elle trouvait que la « Vendetta » était une coutume bien barbare ! Etaient-ils responsables, après tout, d'une dispute survenue entre leurs pères, et, était-il juste que, pour un moment d'égarement, eux aient leur vie brisée ? Ah !

parfois le devoir est bien pénible à accomplir ! car, élevée dans cette idée, elle considérait la vengeance comme un devoir.

Alors un grand combat se livre dans son âme. D'un côté son père pâle, sanglant, lui demandant de le venger, et de l'autre, rapidement, elle voyait se dérouler son enfance, et, à tous ses souvenirs, se trouvait mêlé Antonio.

Aussi loin que sa mémoire pouvait la porter, elle se rappelait les jeux partagés, où lui, plus grand, plus fort, se pliait toujours à ses caprices de fillette nerveuse.

Un beau jour d'été, ils étaient partis dans la campagne se tenant, par la main, courant, sautant comme de jeunes poulains en liberté, faisant une ample moisson de fleurettes sauvages, poursuivant les papillons, quand, tout à coup, le drame qui se présente, terrible, imprévu !

Un taureau rendu furieux par la vue de la robe rouge de Maria, fonce impétueusement sur l'enfant. Elle va être infailliblement culbutée, piétinée.

Mais Antonio, prompt comme l'éclair, s'est courageusement jeté devant la brute pour la détourner de la fillette. C'est lui qui va être écrasé, peut-être éventré, quand, son pied butant contre une pierre, il roule dans le fossé bordant la route, assez profond à cet endroit.

Cela lui sauve la vie ; il tombe à côté de Maria qui, instinctivement, s'était laissé glisser là.

Le taureau, dans son élan, saute le fossé et reste stupide sur l'autre bord, ne voyant plus les enfants, cachés par les hautes herbes. Des paysans accourus viennent les délivrer, mais on relève Antonio évanoui, étourdi par cette chute imprévue. Et, revenant à lui, son premier regard, sa première parole, sont pour Maria, pour s'assurer qu'elle n'est pas blessée.

Plus tard, quand devenus, elle, jeune fille, et lui, un grand garçon, l'aveu de leur amour qu'ils se sont balbutié à l'oreille, rougissant très-fort tous deux. Et les projets de mariage, la vie qu'ils comptaient s'arranger à leur guise, tout cela, se déroulait avec rapidité dans son esprit ; des larmes maintenant coulaient, abondantes sur ses joues. Sa main, qu'elle laissa retomber à côté d'elle, après s'être essuyé les yeux, frôla le canon froid de la carabine posée à son côté ; elle eut un frisson de dégoût comme au contact d'un serpent.

Cependant les deux hommes s'étaient levés et s'apprêtaient à se séparer. A cette vue le sang de Maria lui afflua tout d'un coup au cœur ; son père mourant lui apparut plus nettement, noyant les souvenirs attendris de son enfance. Elle se ressaisit. Quoi, elle aurait en vain passé tant de

nuits pour guetter cette occasion, et, maintenant qu'elle la tient, là, au bout de sa carabine, elle la laisserait échapper? Brusquement décidée, elle épaule son arme; à ce moment précis le père de son Antonio se tourne bien en face d'elle.

Alors, elle est frappée par l'expression désespérée des traits de cet homme. La face ravagée, il a vieilli de vingt ans dans l'espace de quelques jours écoulés depuis son meurtre. Elle a une seconde d'hésitation, vaincue par la douleur, et le repentir qu'elle lit sur le visage du père d'Antonio. Son bras est pris d'un tremblement nerveux: elle va abaisser sa carabine, quand, tout à coup, elle tressaille, Là! à son côté, elle entend très-distinctement la voix courroucée de son père lui dire; « Lâche! Lâche! et la *Vendetta* »? Alors un flot de sang lui pique la gorge; elle serre convulsivement son fusil et presse la détente. L'assassin s'abat comme une masse!

Le père de Maria peut dormir tranquille, il est vengé!!

Au bruit de la détonation, Antonio, qui avait déjà fait quelques pas pour s'éloigner, bondit sur son père, le prend dans ses bras, lui soulève la tête.

Mais Maria a bien visé; un trou noir bée sous le sein gauche; tout est fini!... Alors une dou-

leur navrante s'empare du pauvre garçon, là, tout seul, dans la nuit, avec son père mort.

Il prend sa tête livide, la couvre de baisers et se met à lui parler comme s'il pouvait l'entendre. Dans son égarement, il lui dit des paroles de tendresse, des mots d'enfant qu'il balbutie comme naguère, quand il était tout petit et que le père, qui est là maintenant étendu sans vie, le berçait, l'endormait dans ses bras en lui chantant doucement une légende corse.

Ce spectacle est poignant !

Et Maria, hébétée, son arme fumante tombée à ses pieds, regarde d'un œil sec, fiévreux, se demandant si c'est bien elle qui a fait ce coup.

Une réaction subite s'opère tout à coup dans son cerveau ; son acte lui apparait dans toute son horreur !

Si le père d'Antonio a tué le sien, c'est sans réflexion, sous le coup brusque de la colère.

Tandis qu'elle, c'est avec préméditation, de sang-froid, qu'elle a étendu, là, cet homme et qu'elle plonge dans le désespoir le plus violent celui à qui elle devait la vie, pour qui elle aurait, sans hésiter, sacrifié la sienne.

Maintenant des sanglots lui déchirent la poitrine ; un désespoir sans borne s'empare d'elle. Tout à coup, elle se redresse, les yeux brillants, elle a pris une résolution ! Il lui faut expier ce

que, maintenant, elle considère comme un crime !

Prenant un petit poignard qui ne la quittait jamais depuis que la vendetta était déclarée, elle sort du fourré, apparaît devant Antonio stupéfait, et, là, ses admirables cheveux noirs dénoués par le vent pendant sa course, faisant ressortir la pâleur de son beau visage comme nimbé par la lumière de la lune, elle prononce ces paroles : « Mon Antonio pardon ! »

Et, d'une main ferme, elle se plonge le poignard dans le cœur.

A cette apparition inattendue, Antonio se dresse brusquement, les yeux agrandis par l'épouvante, il prend sa tête dans ses mains, il lui semble qu'elle va éclater.

Puis, tout à coup, il se met à rire !

Un rire strident, déchirant, qui sonne lugubrement dans le silence de la nuit.

Le malheureux est fou !

L'émotion a été trop forte ! son pauvre cerveau surexcité n'a pu supporter ce dernier coup.

Alors, les yeux hagards, il approche doucement du corps de sa bien-aimée, le prend dans ses bras et le porte à côté de celui de son père, et là, il leur parle à voix basse.

« Toi aussi, ma petite Maria, tu as voulu dormir avec le père, dans la belle chambre du bon Dieu ? »

Alors prenant la main glacée de la jeune fille, il continue, en désignant le firmament étoilé :

« N'est-ce pas qu'elle est belle ? Vois, la superbe tenture retenue par des clous d'or ? et, làbas, cette jolie veilleuse ronde tamisant sa lumière argentée qui nous éclaire et qui nous rend si pâles tous deux. Dites-moi, n'avez-vous pas froid ? Si vous voulez, j'irai prendre cette belle couverture transparente retenue au plafond pour l'étendre sur vous ? »

Et le malheureux montrait un nuage blanc entourant la lune.

Puis, d'une voix dolente, il se mit à chanter une ronde enfantine, pour bercer le sommeil des deux corps sans vie, étendus à ses pieds.

Quand, le lendemain au soir, les parents inquiets, ayant organisé une battue pour les chercher, retrouvèrent ce triste groupe, Antonio chantait toujours, tenant la main de Maria.

En les voyant approcher, il mit un doigt sur ses lèvres et dit doucement : « Chut ! vous allez les réveiller ! »

On dut employer la force pour l'arracher de là.

Il fût transporté sur son lit où, dans la nuit, une fièvre ardente s'empara de lui, et, pendant trois jours, le tint entre la vie et la mort.

Mais enfin sa jeunesse et sa forte constitution eurent le dessus.

Et le matin du quatrième jour, sa pauvre mère eut la double joie de le voir renaître à la vie, et la raison lui revenir.

Cette fièvre, qui aurait pu être mortelle par sa violence même, opéra efficacement sur le cerveau du malade.

Ce matin-là, Antonio reconnût sa mère, mais, presque aussitôt, la mémoire lui revint. Il se soulève sur son lit, et, les yeux brillants, les traits contractés, il prononce comme dans un rêve :

« Mon père ! Maria ! la Vendetta ! la nuit ! »

La pauvre mère est là, haletante, se demandant comment son fils va supporter cette nouvelle épreuve du souvenir, si sa pauvre raison ne va pas sombrer de nouveau.

Un sanglot déchire la poitrine du pauvre garçon ; d'abondantes larmes inondent son visage.

La pauvre mère tombe à genoux ; une action de grâce monte, de son cœur, vers le Tout-Puissant ; son fils et sauvé !

Cependant Antonio, complètement remis de sa terrible fièvre était resté sombre, taciturne, mortellement triste, fuyant la société de ses amis.

Plusieurs fois on l'avait aperçu dans le cimetière, agenouillé sur la tombe de Maria, la tête

dans ses mains restant là des heures entières.

Un jour il revint de là transfiguré ; une grande résolution se lisait dans son regard ; l'heure de son travail étant venue, il embrassa plus longuement sa mère, et partit.

Après s'être assuré que personne ne l'observait il quitta la route, et, à travers champs, il se dirigea vers le cimetière.

Arrivé la, il pénètre dans le champ de repos, désert à ce moment de la journée, et se rend sur la tombe de sa bien-aimée.

Le cimetière étant situé à mi-côte d'une colline, on apercevait, de là, tout le panorama du village.

Antonio y jette un regard triste, rêveur, que de souvenirs lui rappelle cette vue !

Là-bas, tout à fait au bout du village, les deux maisons, celle de Maria et la sienne, où ils étaient nés, avaient grandi, insouciants, joyeux, souriant à la vie.

Là, un peu plus près, au coin de la placette, cette petite fontaine murmurante où, un jour, Maria avait voulu, à toute force, qu'il la fit boire dans le creux de ses mains. Et, plus loin, derrière les maisons, les grands châtaigniers, où il grimpait comme un écureuil et du haut desquels il jetait les beaux fruits verts dans le petit tablier de Maria qu'elle lui tendait d'en bas.

Maria ! Maria ! toujours elle !!...

Et, maintenant, elle était dans la terre froide, dormant son dernier sommeil, fauchée en pleine jeunesse, par cet horrible drame qui avait déjà tant fait de victimes : la vendetta !

Il regarde la tombe de la jeune fille et, chose étrange, ce regard n'est point triste, ses traits reflètent comme un sentiment d'allègresse ; il se baisse et, doucement, d'une voix tendre, il prononce ces mots : « Ma bien-aimée, s'il est vrai que ton âme revient près de ton corps chaque fois qu'on vient prier sur ta tombe ; s'il est vrai que tu peux m'entendre et me voir, comme le dit la sorcière de la montagne ; si tout cela est vrai, eh ! bien, tu vas éprouver un bien grand bonheur, car ton Antonio ne pouvant rester plus longtemps, ici-bas, sans toi, a décidé d'aller te rejoindre pour ne plus te quitter jamais, puisqu'on dit que l'âme est immortelle !

Oh ! quel bonheur ! quelle félicité ! Etre ensemble, et invisibles ; parcourir les lieux que nous avons chéris dans notre enfance, revoir, par le souvenir, le temps heureux que nous avons passés sur terre, et pouvoir se dire toutours ! toujours ! nous serons ensemble, et jamais l'idée d'une séparation, prochaine ou lointaine, ne viendra jeter sa mélancolie sur notre bonheur présent. N'est-ce pas, ma Maria adorée, que ton âme doit éprouver une joie immense

et qu'elle attend impatiemment la mienne ?

Eh ! bien, je ne veux pas prolonger plus longtemps cette attente ! Je vais à toi, sans retard, me voici ! »

Et le malheureux exalté prit son poignard, et, comme Maria, quelques jours avant, se le plonge dans la poitrine.

Ah ! s'il avait pu voir, là, devant lui, l'âme de la malheureuse jeune fille qui, en effet, se trouvait près de sa tombe, comme il aurait reculé d'horreur, comme son poignard lui serait tombé des mains, en voyant la souffrance qu'éprouvait sa fiancée, subissant l'agonie de sa mort, doublée du supplice sans nom qu'elle endurait de voir son Antonio se préparer les mêmes tourments, en se tuant !

Et ne pouvoir l'arrêter ! lui crier qu'au lieu du bonheur qu'il croit atteindre, il ne trouvera que la pire des tortures, et qu'au lieu d'être réunis, ils seront, au contraire, séparés pour toujours !

Ah ! je le répète, que mes paroles soient bien comprises par les malheureux qui voient, dans le suicide, un refuge.

Que cet exemple les arrête au bord de l'abîme, et leur épargne ce supplice affreux !

Voilà ce que deviennent les pauvres âmes des suicidés tant qu'elles n'ont pas trouvé un nouveau corps, ou bien que Dieu, dans sa mansué-

tude, leur fasse rencontrer des spirites qui peuvent, en les faisant se reconnaître désincarnées, mettre un terme à leurs souffrances et attendre leur réincarnation sans douleur.

Toutes les âmes des suicidés ne subissent pas la même durée de peines. Il en est de plus coupables les unes que les autres. Par exemple, ceux qui, comme Antonio et Maria, se suicident dans l'ignorance qu'ils font mal, croyant même accomplir un devoir de justice, ceux-là, dis-je, resteront moins de temps dans les souffrances de l'attente d'un corps ou d'un spirite qui les fera se reconnaître. Il n'en sera pas de même pour ceux qui, sachant que le suicide est un mal, une injure à l'œuvre de Dieu, passent outre, traitant tout cela de vains préjugés, et se donnent la mort pour fuir lâchement les épreuves qu'ils avaient à subir pour leur avancement.

Pour bien te montrer la différence, je vais te narrer une autre histoire ;

Dans un chemin creux, bordé, d'un côté, par le roc nu de la colline, et de l'autre, par un mur en pierres sèches, étageant un verger d'oliviers comme il est coutume de faire en Provence, un homme marche rapidement, C'est le moment de la canicule. La chaleur est accablante ; le soleil darde ses rayons implacables ; les cigales redoublent leurs chansons assourdis-

santes ; la sueur perle en grosses gouttes sur le front de cet homme. Il semble ne pas s'en apercevoir et continue sa marche rapide. Aux traits et au costume du marcheur on reconnaît sans peine un travailleur des champs.

Il est vêtu très sommairement d'une chemise de toile grossière, ouverte sur sa poitrine velue ; des culottes serrées aux genoux par une boucle en fer, les mollets nus et les pieds chaussés dans de grands sabots, raccommodés en plusieurs endroits avec des vieux morceaux de cuir. Un chapeau de jonc couvre sa tête.

Ses traits brunis, bronzés par le soleil reflètent, en ce moment, comme un sentiment de crainte mêlée d'angoisse.

Bientôt, sortant du chemin creux, il débouche dans la plaine,

A sa droite, imposant, majestueux, perché comme un nid d'aigle sur un rocher dénudé, s'élève le château des comtes de R...

A cette vue, le paysan s'arrête brusquement. L'expression de crainte, peinte sur son visage, s'accentue, devient de la terreur, Il a un mouvement de recul, comme craignant d'être aperçu.

Alors pour s'encourager, il prononce, à demi-voix : « Il le faut pourtant ! il le faut ! et, reprenant sa marche, il se dirige vers le château.

A mesure qu'il s'approche, ses pas se ralen-

tissent malgré lui ; il lui semble qu'un grand poids lui pèse sur les épaules ; la sueur ruisselle toujours sur son front, mais glacée maintenant. Pourtant il arrive devant le pont-levis. Là, un archer lui barre le passage, et, d'un ton méprisant, lui dit : « Où vas-tu manant ! et que veux-tu ? » Un éclair brille dans les yeux noirs du paysan à cette apostrophe ; un frisson le secoue ; mais, se maîtrisant, il répond, d'une voix ferme : « Je veux parler au comte. »

Entendant cela, l'archer éclate de rire, puis le toisant des pieds à la tête : « Vraiment, j'aurais dû m'en douter, en voyant les frais de toilette que tu as faits pour te présenter devant notre très haut et redouté seigneur. » Puis, raillant : « Sans doute que le héraut de monseigneur est gravement malade puisque lui-même est obligé de s'annoncer, et son palefroi a dû succomber dans quelque valeureux combat, car je vois la poussière du chemin couvrir ses fines chaussures. » Puis changeant de ton : « Alors tu t'imagines, mon bonhomme, qu'on entre ici comme dans un moulin ? Le temps des redevances n'étant que dans quelques jours, je ne vois pas bien le motif de ta visite. A moins que tu ne viennes récolter quelques centaines de coups de verges. En ce cas, tu serais le bienvenu, car le bourreau, me disait, hier encore, que son poi-

gnet commençait à se rouiller et qu'il aurait besoin de l'assouplir par un peu d'exercice. »

Sous ce flot d'ironie, le paysan haussa les épaules dédaigneusement et, regardant l'archer bien en face : « Mon ami, tu ferais bien d'épargner tes paroles, car je te préviens que tu les dépenses en pure perte ; et ce n'est pas toi vilain lézard de rempart qui feras peur à Guillaume. Je t'ai dit que je voulais parler à ton maître, laisse-moi passer. »

A ces mots, le soldat reste abasourdi. Il pâlit, rougit, tour à tour. Ce qu'il vient d'entendre lui paraît tellement extraordinaire qu'il reste un moment hébété par l'étonnement.

Quoi ! a-t-il bien entendu ? C'est un paysan, un manant, taillable et corvéable à merci, qui ose faire une telle réponse à un homme d'arme, un archer du puissant comte de R... ?...

Enfin, revenant de son saisissement, bégayant de fureur, il l'apostrophe de nouveau.

« C'est donc que tu es fatigué de vivre, misérable serf, et tu veux sans doute que ton ventre serve de fourreau à ma dague, pour oser me parler ainsi ? Mais non, ce serait déshonorer ma bonne lame que de la salir dans tes boyaux infects. C'est à coups de bâton, comme à un chien, que je vais faire rentrer tes paroles, vermine ! »

En effet, saisissant un gourdin qui se trouvait

là, il s'apprêtait à faire un mauvais parti au paysan qui, pâle, mais ferme, l'attendait prêt à la riposte. Quand, tout à coup, une apparition inattendue vint changer la face des choses.

C'est Mariette, la plus jeune des filles du comte, qui, passant par là, a entendu la discussion et a été choquée par l'insolence de l'archer.

A sa vue, le soldat baisse son bâton et recule honteux, n'osant lever les yeux sur la jeune fille.

Elle, les bras croisés, ses superbes sourcils noirs rapprochés par la colère, elle dit ces seuls mots : « Gaspard, accompagne cet homme chez le comte.

Alors, humble autant qu'il a été insolent, il se tourne vers Guillaume, lui fait signe de le suivre, et, tous deux, franchissant la poterne, ils se dirigent vers les logis du château,

Après les avoir vu disparaître, Mariette franchit le pont-levis et se dirige, à son tour, vers une petite ferme qu'on aperçoit, tapie au pied du rocher, où habite une pauvre veuve chargée de famille qui, sans la charité inépuisable de la jeune châtelaine, ne pourrait arriver à nourrir ses enfants. Aussi, autant le comte, son père, est craint et redouté, autant elle est aimée, respectée, et, dans le pays on l'appelle l'ange du château.

Cependant le soldat et le paysan sont arrivés devant la grande salle d'armes où se trouve le comte en ce moment. L'archer frappe doucement à la lourde porte bardée de fer ; presque aussitôt elle s'ouvre et un page vient demander ce que l'on veut.

« C'est cet homme qui veut parler à Monseigneur, dit Gaspard en désignant le paysan. »

Le page jette un regard sur Guillaume et répond : « Comment, tu as pris sur toi d'introduire ce manant ? Je te préviens que tu vas indisposer le comte, notre maître, et que tu pourrais t'en repentir. »

— « Je ne crains pas cela, dit l'archer, car si je l'amène, c'est par ordre de Damoiselle Mariette qui est intervenue au moment où j'allais caresser l'échine de ce rustre, avec un gourdin, pour lui apprendre à insulter un soldat de Monseigneur ; car, ce coquin a eu l'audace de me répondre. Mais, patience, nous nous retrouverons ! Et, jetant un regard oblique sur Guillaume, il regagna son poste.

Le page étant rentré pour prévenir son maître, reparut presque aussitôt et fit signe au paysan de le suivre.

Celui-ci est très pâle. Au moment de franchir le seuil, il a encore un mouvement de recul involontaire, vite réprimé pourtant, et, d'un pas

assuré, il entre à la suite du varlet. Ses yeux, habitués à la vive lumière du dehors, restent un moment sans pouvoir distinguer les choses, la salle étant plongée dans une demi-obscurité. Mais, soudain, une voix aigüe le fait tressaillir. Cette voix venait de sa droite, il se tourne de ce côté, et finit par apercevoir le comte disparaissant presque dans sa vaste chaise.

Dernier descendant mâle des comtes de R.... qui, depuis plusieurs siècles, régnaient en despotes sur le pays, il a bien dégénéré.

Et, certes, en voyant toutes ces armures colossales rangées tout autour de la salle, armures portées jadis par les aïeux, on se demandait si c'était bien là le rejeton de ces géants, car le comte est petit, chétif les bras démesurés, terminés par des mains maigres, presque diaphanes, aux doigts longs effilés; une petite tête, au crâne pointu, presque chauve ; il n'a, de ses aïeux, que l'expression de froide cruauté se dégageant de ses yeux petits, ronds, s'enfonçant sous l'arcade sourcillière. En ce moment il tient un manuscrit ouvert, qu'il a appuyé sur ses genoux à l'entrée de Guillaume. Et, de la même voix perçante, qui tantôt à fait retourner le paysan, il répète : « Eh ! bien, me répondras-tu, à la fin ? Quel est le motif qui te faït venir interrompre ma lecture ? »

A cette nouvelle injonction, Guillaume approche de quelques pas. Une grande résolution se lit dans ses traits.

Tout sentiments de crainte à disparu. Maintenant qu'il a le danger en face, il le brave ; c'est d'une voix respectueuse, mais ferme, qu'il répond :

« Monseigneur, si je me suis décidé à faire cette démarche, longtemps remise, c'est pour venir vous demander justice. »

« Vraiment et contre qui, dit le comte ? »

« Contre vos soldats, vos valets et vous-même, seigneur ! »

Un flot de sang rosit la figure blême du comte, la fureur met un éclair dans ses yeux. « Oh ! oh ! dit-il, d'une voix ironique, je suis curieux de savoir ce que tu as à me reprocher ; parle. »

« Puisque vous m'y autorisez, je dirai tout, j'irai jusqu'au bout. Vous me connaissez. Monseigneur, vous savez que j'ai toujours été un bon et loyal serviteur. Jamais je n'ai manqué une redevance, et, maintes fois, j'ai versé mon sang dans la défense du château. Vous savez également que je suis chargé d'une nombreuse famille que je m'efforce d'élever honnêtement, dans la crainte de Dieu, et le respect de mon seigneur. Eh ! bien, voilà deux fois que je suis ruiné, mes champs ravagés, dévastés, par vos

chasses. Le blé prêt à être coupé, piétiné, foulé par vos meutes et vos chevaux.

Le fruit d'une année de labeur perdu et l'angoisse de se dire que, pour un caprice de seigneur, le pain allait manquer à la maison, que les petits crieraient la faim et qu'on n'aurait rien à leur donner, Oh ! tout cela est bien terrible, allez, Monseigneur ! Eh ! bien, je l'aurais peut-être supporté ; je serais allé leur chercher des racines, de l'herbe pour les apaiser, plutôt que de me plaindre. Mais un acte plus horrible, accompli par le capitaine de vos archers, a été la goutte d'eau qui fait déborder le vase, a fait douloureusement saigner mon cœur de père, et m'a décidé à faire cette démarche. »

« Et quel est cet acte si répréhensible ? » dit le comte dont la fureur allait croissant, à mesure que Guillaume parlait, mais qui se contenait, voulant tout entendre.

Le voici, seigneur ; « Vous savez que je possède une fille de l'âge de Damoiselle Mariette, et que, depuis la mort de ma pauvre femme, elle remplace sa mère à la maison, et m'aide à élever ses frères plus jeunes qu'elle. Elle est forte et courageuse à la besogne. Jamais une plainte ne lui est échappée quand elle voit ses compagnes aller se réjouir, le dimanche, et qu'il lui faut rester au logis pour accomplir ses devoirs de

ménagère. Au contraire, c'est elle qui, jusqu'à ce jour, emplissait la maison de gaîté. Et, le soir, quand je rentrais, harrassé par le dur travail de la terre, le front bien souvent chargé de soucis, par son joyeux babil et son rire qui sonnait clair, elle trouvait le moyen de le dérider, et me redonnait du courage pour la tâche du lendemain. Bien souvent, j'ai loué Dieu de m'avoir donné un enfant pareil. Eh ! bien, maintenant tout est changé ! Les larmes ont remplacé le rire, et le soir, rentrant au foyer, au lieu de retrouver la gaîté, je ne vois qu'un pauvre visage amaigri, baigné de pleurs. Ma fille, minée sourdement par la honte et le chagrin, s'en va dépérissant de jour en jour. Et l'auteur de tout celà, le misérable qui sera cause de la mort de mon enfant bien-aimée, c'est votre capitaine qui, un jour, surprenant Bathilde seule à la maison, usant de sa force sur cette enfant sans défense, comme un lâche, l'a violée, n'hésitant pas à jeter la honte, le déshonneur, dans ma famille ! Voilà, Monseigneur, le motif qui m'a décidé à venir devant vous, et vous dire : Justice, au saint nom de Dieu ; justice !! »

« Et de quelle façon prétends-tu que je rende cette justice que tu demandes ? » dit le comte, dont la colère contenue fait trembler ses mains sur les feuilles du manuscrit.

« En obligeant votre capitaine à réparer l'outrage, en donnant son nom à ma fille, » répond fièrement Guillaume.

« Rien que cela? Eh! bien, c'est peu de chose, répond le comte, et, puisque tu y es, et que j'ai la patience de t'écouter, tu devrais demander quelque bon privilège qui, à l'avenir, empêcherait ton seigneur et toute sa bande, de traverser tes champs et te donnerait droit de vie et de mort sur quiconque enfreindrait à cela. »

« Je vous en supplie, Monseigneur, ne raillez pas, dit le paysan, en tombant à genoux. C'est à votre cœur de père que je m'adresse ; au nom de votre fille bien aimée, donnez droit à ma requête. Il est en votre puissance de sauver mon enfant, faites-le. Puis, demandez-moi mon sang, ma vie, je vous les donnerai en vous obéissant encore. »

« Assez ! dit le comte, en se levant ; ma fille n'a que faire dans tout ceci, et je te défends de prononcer son nom, entends-tu ? manant. Quant à ton sang et ta vie, ils m'appartiennent, et je les prendrai quand il me plaira, sans que j'aie besoin que tu me poses des conditions. Pour te punir de ton insolence, en osant venir me reprocher que ma chasse est passée sur ton blé, et que mon capitaine t'a fait l'insigne honneur de remarquer ta fille, et, en même temps, pour

te rafraîchir la mémoire, car, tout à l'heure, quand tu m'offrais si délibérément ta vie, ton sang tu paraissais avoir complètement oublié que tout cela m'appartient. Eh! bien, pour qu'à l'avenir tu t'en souviennes, maître Conrad va te faire quelques bonnes marques sur les épaules avec une poignée de verges bien flexibles. Et, dans ma sollicitude pour toi, je vais lui ordonner d'aller jusqu'au sang. Une bonne saignée, par ces chaleurs torrides, te fera du bien ! »

A mesure que le comte parle, le pauvre Guillaume devient livide ; ses yeux expriment l'horreur ; un tremblement convulsif s'empare de lui, car le supplice des verges est terrible et mieux vaudrait cent fois la mort. Et il sait que le comte, dans sa cruauté froide, éprouve une espèce de volupté à voir le patient se tordre, hurler sous les coups du bourreau, et que, par conséquent, chaque fois qu'il a l'occasion de se donner ce spectacle, rien au monde ne pourrait l'en détourner.

Pourtant le malheureux, dans une dernière lueur d'espoir, essaye encore une fois d'attendrir son maître. Il rampe à ses genoux en disant : « Oh ! Monseigneur, vous ne ferez pas cela ! Songez qu'à la maison j'ai des enfants qui m'attendent, que je suis leur seul soutien, que, si je ne puis plus travailler de quelque

temps, c'est la famine, l'horrible faim qui pâlira leurs joues, agrandira leurs beaux yeux rieurs, et, si je sors vivant des mains du bourreau, j'aurai l'angoisse, le supplice sans nom, de les entendre pleurer sans pouvoir les apaiser. Oh ! il est impossible, seigneur, que votre cœur de père ne s'émeuve pas à ce tableau et que la pitié ne vous face renoncer à ce projet ! » — « J'admire ta faconde, dit le comte. Il n'y aurait rien d'impossible à ce que, une de tes aïeules, n'ait eu l'honneur de partager la couche de quelque *Amadis des Gaules*, et que, toi, par atavisme, n'aies hérité des sentiments chevaleresques de cet illustre aïeul de passage, car, Dieu me pardonne, depuis que je t'écoute, il me semble ouïr le récit d'un de ces valeureux chevaliers errants, protecteurs de la veuve et de l'orphelin. Eh ! bien, maintenant il me tarde de voir si tu supportes la douleur avec le stoïcisme de ces preux chevaliers ou avec la couardise de tes pareils. »

Puis s'adressant au page : « Guisel, allez dire à maître Conrad que je l'attends ici, accompagné de deux archers. »

A ces paroles, Guillaume s'est relevé. Un feu sombre brille dans son regard.

« C'est ainsi, comte de R..., dit-il, que vous rendez la justice ?

Eh ! bien, soyez maudit ! Et je demande à Dieu que tout le mal que vous faites retombe sur votre tête. Vous espérez vous délecter à entendre mes crix de souffrances ? Je vous préviens que vous n'aurez pas ce plaisir, car je saurai vaincre la douleur. »

— « Plus que jamais, je persiste dans mon idée, répond le comte dans un ricanement. Il y a certainement un peu de sang noble qui coule dans tes veines ; à moins que tu sois quelque puissant enchanteur. En ce cas, avant que les verges ne tombent sur ton échine, tu sauras bien prendre la forme d'une colombe immaculée pour te soustraire au supplice. »

A ce moment, le bourreau fit son entrée, accompagné de Gaspard et d'un autre archer.

« Maître Conrad, voici de la besogne, dit le comte, en désignant le paysan. J'entends que tu la fasses proprement, car je veux que ce rustre en porte les marques longtemps. »

Conrad s'est incliné, et, sans un mot, faisant signe aux deux archers, ils s'emparent de Guillaume, qui ne fait aucune résistance, en comprenant l'inutilité, et, après l'avoir dépouillé de sa chemise, ils lui lient les mains et les pieds et le couchent la face contre terre. Après cela, une poignée de baguettes flexibles de coudrier à la main, le bourreau vient se placer près du

patient, le regard tourné vers son maître, attendant un ordre. Le comte fait un signe, Conrad lève le bras et, de toute sa force de brute, cingle le torse du paysan.

Guillaume, dans une tension de tout son être, a retenu le cri de douleur prêt à lui échapper.

Le comte a froncé les sourcils. Est-ce que le misérable tiendrait sa promesse d'être insensible à la torture ? « Oh ! oh ! dit-il, maître Conrad, il paraît que ton poignet s'est singulièrement ramolli, puisqu'il est impuissant à faire chanter le patient. »

Piqué au vif, le bourreau redoubla ses coups. Maintenant les verges montent, descendent, avec une grande rapidité. Bientôt, on croit les entendre frapper sur un linge mouillé. Elles ont entamé les chairs, mettent à nu les muscles du malheureux. Le sang gicle à chaque coup et le bourreau frappe toujours comme grisé par son horrible besogne. Alors, sous l'empire de cette douleur atroce, le paysan pousse un hurlement qui n'a plus rien d'humain ; un cri qui sort, lugubre, terrifiant, de sa gorge contractée par la douleur. Puis, après un dernier soubresaut, retombe inerte, mort peut-être.

A ce cri, tous sont restés glacés par l'épouvante, excepté le comte qui, à ce moment, est ignoble à voir. Penché sur le bras de sa chaise

il regarde avidement, plus blême que d'habitude, avec, dans les yeux, une expression de cruauté horrible, les ailes de son nez frémissantes, il respire l'odeur du sang qui le grise ; la face est devenue bestiale.

Voyant le corps inerte, le bourreau s'est arrêté. Puis, se tournant vers son maître, il lui dit : « C'est inutile, il ne sent plus rien. »

— « Voyez s'il vit encore, répond le comte. Si oui, vous le porterez hors du château, afin qu'il puisse raconter à ses pareils comment je punis les insolents, et, s'il est mort, vous irez le jeter à l'étang, mes carpes s'en régaleront. » Sur ces mots il sort de la salle.

Pour obéir à son maître, Conrad s'est baissé et cherche le cœur de Guillaume avec sa main. Au bout d'un instant, il se relève en disant : « Le bonhomme a la vie dure, il n'est pas mort ! »

— « Mais il vaudrait beaucoup mieux pour lui qu'il le fut », dit le page en désignant l'horrible plaie qui couvre les épaules du malheureux.

Les deux archers n'ont rien dit ; ils sont pâles, un sentiment de pitié, mêlé de dégoût, est peint sur leur visage.

« Allons, vous autres, dit le bourreau, en s'adressant à eux, qu'avez-vous à rester plantés comme des statues de cire ? Approchez ; relevez-moi cette loque, que je lui remette sa chemise,

puis vous irez le porter sur le chemin, selon les ordres du maître.

Les archers ont obéi sans une parole ; puis, prenant Guillaume par les épaules et par les jambes, ils sortent du château. Arrivés au bas du rocher, ils le déposent au bord du sentier, et regagnent leur poste sans oser se retourner pour jeter un regard de compassion au malheureux qu'ils viennent d'abandonner, car, il se savent observés, et, tout acte de pitié à l'égard du supplicié, leur coûterait cher.

C'est l'heure délicieuse du crépuscule. A la chaleur torride de la journée a succédé un peu de fraîcheur apportée par une petite brise qui fait trembloter les roseaux qui bordent le sentier. La terre entière semble s'éveiller de la lourde torpeur où l'avaient plongée les caresses brûlantes d'un soleil incandescent. Au loin, on entend les sonnettes et les bêlements d'un troupeau; de temps en temps, l'appel bref du berger suivi de l'aboiement saccadé du chien. Un laboureur rentre, la journée finie, assis sur un des deux mulets qu'il conduit ; il chante une ballade provençale, cadencée par le pas des bêtes ; un vol d'hirondelles passe rasant le sol et jetant des cris perçants. Et, dans le sentier conduisant au château, Mariette monte, doucement troublée,

comme alanguie par cette heure troublante de la fin d'un beau jour d'été.

Un sourire heureux court sur ses lèvres ; une satisfaction intime la transfigure. Elle entend encore les louanges méritées de la pauvre veuve qu'elle vient de quitter, lui disant que, sans elle, sans son inépuisable bonté, ses enfants seraient bien malheureux. Et la plus jeune, une adorable fillette, ne lui avait-elle pas dit, en confidence, que, dans toutes ses prières, elle mêlait le nom de Damoiselle Mariette à celui de la vierge Marie. Mais un peu de mélancolie descend bientôt sur son front ; ses yeux se lèvent attristés vers le château. Ah ! pourquoi, le comte, son père, était-il si cruel ? pourquoi, au lieu du mal, ne faisait-il pas le bien ? Et pourtant s'il connaissait le bonheur éprouvé, procuré, par la conscience après un bienfait ! Mariette pousse un soupir, une grande tristesse l'envahit. A toutes les démarches qu'elle a faites auprès de son père pour le ramener à d'autres sentiments, elle a été glacée d'épouvante par le ricanement cruel du comte. Aussi n'ose-t-elle plus rien tenter auprès de lui.

Sous l'empire de ces pensées elle continue d'avancer à pas lents.

Tout à coup, elle s'arrête brusquement, il lui a semblé qu'un gémissement sourd est parti

du milieu des roseaux. En effet, un autre, douloureux, plaintif, se fait entendre.

La jeune fille n'hésite plus ; elle a compris que, là, quelqu'un souffre. Elle s'avance, et, dans le fossé, couché sur le côté, elle reconnaît le pauvre Guillaume qui, revenu de son évanouissement, cherchait à se relever, et retombait chaque fois, vaincu par la douleur.

La chemise s'est collée sur ses chairs meurtries ; un essaim de grosses mouches le harcèlent, et le malheureux n'a même pas la force de les chasser, car tout mouvement qu'il fait pour cela lui procure des souffrances sans nom.

A la vue de la jeune fille, un éclair de haine passe dans ses yeux, et d'une voix, que la colère fait trembler, il lui dit : « Voyez, Damoiselle Mariette, l'œuvre de votre père bien-aimé. Voyez de la façon dont il rend justice aux malheureux qui ont recours à lui ! Ah ! qu'il soit maudit ! et je demande en grâce, à Dieu, qu'il me donne la force de supporter mes souffrances jusqu'à ce que j'aie vu mes fils pour leur faire jurer haine et vengeance contre l'horrible vampire qui a mis leur père dans cet état. Puis, après, j'attendrai la mort avec sérénité, car elle mettra un terme à mon supplice. »

La jeune fille est restée comme pétrifiée par l'horreur, en voyant le paysan ensanglanté ; ses

dernières paroles la rappellent à la réalité. Maintenant des larmes de désespoir coulent abondantes sur ses joues ; ses traits reflètent une grande détresse. Ainsi, voilà encore ce qu'a fait ce père qu'elle voudrait si bon, et qui, chaque jour, donne des preuves d'une cruauté de plus en plus raffinée. Ah ! qu'elle est malheureuse ! Sera-t-elle obligée, malgré les trésors d'amour et d'indulgence que renferme son cœur, à haïr son père ?... Mais elle surmonte vite ce moment de faiblesse, d'attendrissement. Un homme est étendu, là, et cet homme souffre, il faut le secourir. Surmontant le dégoût que lui fait éprouver la vue du sang dont est couvert Guillaume, elle s'agenouille auprès de lui et, sortant de son aumônière un petit flacon en argent qu'elle porte toujours quand elle va visiter les malheureux, elle l'approche des lèvres du blessé en lui disant : « Tenez, Guillaume, buvez quelques gouttes de cet élixir, il vous redonnera des forces qui vous permettront d'attendre les secours que j'irai vous chercher en toute hâte. »

Le paysan ébauche un geste farouche de refus.

« Voyons, Guillaume, répète la jeune fille d'une voix suppliante, je vous en prie, ne rendez pas la fille responsable du crime du père ?

Au nom de vos enfants, buvez ceci et permettez-moi de vous secourir.

Le paysan a compris ; son esprit droit et juste le ramène à d'autres sentiments. « Pardonnez, Damoiselle, dit-il, un moment d'égarement causé par la douleur. »

Et, tendant ses lèvres, il boit avidement une gorgée de la liqueur bienfaisante.

Bientôt une chaleur se répand dans tous ses membres, détendant un peu ses nerfs surexcités, lui procurant un soulagement sensible. Il jette un regard reconnaissant sur Mariette, une larme perle à ses cils. « Ah ! quel dommage, pense-t-il, que cet ange soit l'enfant d'un monstre pareil ! »

Puis s'adressant à elle : « Merci Damoiselle, dit-il, cela va un peu mieux. »

— « Eh bien ! alors, répond la jeune fille, je cours appeler quelqu'un pour vous faire transporter chez vous. Puis nous vous soignerons et nous vous guérirons. Courage, mon bon Guillaume. »

Et s'étant relevée, elle redescendit, en courant, à la ferme de la veuve.

Au bout de peu d'instants, elle reparaît portant une cruche d'eau fraîche et un linge. Elle s'accroupit de nouveau auprès de Guillaume et, faisant une compresse du linge mouillé, elle

l'applique doucement sur la plaie en disant : « Cela vous soulagera un peu, pauvre ami, en attendant les hommes que j'ai envoyé quérir en toute hâte, par Catherine. »

Cette sensation de fraîcheur procure un soulagement plus grand au blessé. Bientôt arrivent deux paysans portant une civière, sur laquelle Catherine a jeté une paillasse. Avec des précau tions infinies, on y dépose Guillaume dessus, et, précédés de Mariette qui veut arriver la première pour préparer les enfants, le triste convoi se met à dévaler vers la maison du paysan. Cette maison que, le matin même, Guillaume a quittée avec l'espoir d'y ramener le bonheur par l'acte de justice qu'il croyait obtenir, et où il ne ramène qu'un peu plus de deuil et de larmes.

A la vue de leur père ensanglanté, les enfants, quoique prévenus par Mariette, jettent des cris déchirants, et entourent le blessé que l'on vient de déposer sur son lit Le tableau est navrant ! La figure blême du supplicié ressortant sur la chemise rouge de sang, et, tout autour, ses enfants sanglotant, les yeux égarés, angoissés de voir leur seul soutien étendu, là, presque mourant.

D'un effort surhumain, Guillaume s'est soulevé sur un coude et, d'une voix fiévreuse, saccadée, il leur dit : « Mes enfants, voilà ce que

le comte de R... a fait de votre père ! Une loque sanglante, désormais incapable de vous gagner le pain quotidien. Et cela, pour avoir osé lui demander justice de l'outrage fait par son capitaine à votre sœur bien-aimée, votre seconde mère. Dieu m'est témoin que, jusqu'à ce jour, je vous ai appris à respecter votre seigneur. Eh ! bien, maintenant, vous allez me jurer que, désormais, vous grandirez dans l'espoir de venger un jour votre père. Et, après ce serment, je mourrai plus tranquille, car mes souffrances sont trop horribles et seraient trop longues pour avoir le courage de conserver la vie. »

A ces dernières paroles, Mariette qui, jusque là, s'était tenue dans le fond de la chanbre, s'est avancée. Elle est comme transfigurée : ses admirables yeux noirs rayonnent de bonté et de volonté. Et, d'une voix aux accents inspirés, elle dit : « Guillaume, ne prononcez plus ce mot de mort. Vous n'avez pas le droit d'abréger vos jours ! Il n'appartient qu'aux lâches, entendez-vous ? de se dérober ainsi aux vicissitudes de la vie. Et comme je sais que vous avez toujours été un vaillant, vous vivrez ! Vous vivrez pour vos enfants ! Vous vivrez, pour que, plus tard, en passant devant votre tombe, on ne puisse pas dire : « C'est là que repose Guillaume le lâche ! qui plutôt que de supporter une dou-

leur, a préféré se donner la mort, laissant ses enfants sans soutien.

Vivez et espérez, car, si mon père n'a pas voulu vous rendre justice, ce sera moi qui le ferai. J'irai trouver le capitaine, je le connais, il est plus léger que méchant. Je vous l'amènerai et il réparera son outrage, j'en suis sûre. Ayez confiance en Mariette ; dès demain vous aurez satisfaction. »

Et, après avoir serré la main du blessé et embrassé les enfants, elle sortit avec la démarche d'une reine, accompagnée par le regard attendri et respectueux des paysans.

Mariette a tenu parole.

Grâce à elle, rien n'a manqué chez Guillaume, et il a pu se rétablir complètement, soigné avec dévouement par sa fille, et par la jeune châtelaine.

Le lendemain même, comme elle l'avait promis, le capitaine était venu demander la main de Bathilde.

Quelque temps après, leur union s'accomplissait secrètement pour que le comte n'en sut rien. Et le capitaine n'attendait qu'une occasion pour quitter un maître qu'il n'avait jamais aimé.

Une année s'est écoulée depuis ces évènements.

Par une nuit d'hiver, nuit sans lune, le vent

souffle avec violence par longues haleines, commençant sourdement, pour arriver graduellement en sifflements aigüs. Au ciel, les étoiles brillent comme des charbons ardents dont chaque rafale semble activer la combustion. Les arbres, courbés sous la tempête, gémissent lugubrement. Malgré ce temps affreux, une troupe d'hommes marche, silencieuse, dans le sentier qui mène au château.

A la pâle clarté qui tombe des étoiles, on distingue vaguement que chaque homme est armé. Et, au costume et à la nature des armes, on devine que ce sont des paysans, car ces armes consistent en coutelas, faulx, fourches, gourdins, etc...

Où vont ces gens ? Que vont-ils faire ? Voici ce qui s'est passé.

Exaspérés, révoltés à la fin, par les actes de cruauté sans cesse renouvelés du comte de R... et, suivant l'exemple donné par leurs frères de Picardie qui venaient de faire la terrible révolte connue sous le nom de *Jacquerie*, les serfs du comte avaient décidé de s'emparer, cette nuit même, du château et de faire payer, à l'ignoble tyran qui l'habitait, toutes les vexations, les souffrances, les tortures qu'ils enduraient depuis trop longtemps.

Guillaume, le supplicié, comme on l'appelait depuis, marchait à leur tête.

Arrivés devant le pont-levis, le chef de la troupe fit entendre un sifflement particulier. Aussitôt le pont fut baissé par ce même Gaspard qui, un an avant, avait si fort insulté Guillaume, et qui, depuis le supplice de ce dernier, avait été tellement écœuré par la méchanceté du comte qu'il s'était rangé dans le parti des paysans. Il les avait renseignés du jour qu'il devait être de garde à la poterne qu'il devait leur ouvrir, à un signal. Il avait tenu parole.

Toute la troupe défila en silence et, sur l'indication de l'archer, alla se ranger dans l'ombre épaisse projetée par le mur de la cour.

« Eh ! bien, dit Guillaume, à voix basse, en s'adressant à Gaspard, tout va bien ? » — « Oui, répond ce dernier, douze de mes camarades se joindront à nous. Il n'y a à craindre que Conrad, l'âme damnée du comte. Les autres hommes d'armes, que je n'ai pas osé mettre dans la confidence, se rendront facilement, en leur promettant la vie sauve, car personne n'aime le comte. »

Après ce conciliabule, Guillaume se tourne vers les paysans, et, d'une voix forte, leur crie : « Allez, mes enfants, l'heure de la vengeance a sonné ! »

Une clameur sauvage lui répond. Clameur

composée de toutes les humiliations, de toutes les misères trop longtemps contenues, supportées depuis de si longues années.

Clameur dominant la tempête, sortant de toutes ces poitrines, terrible, terrifiante, allant glacer d'épouvante le comte qui, assis sur son lit, blême, les yeux agrandis par l'horreur, croit être la proie d'un cauchemar.

Tous ces hommes ont bondi, pareils à des démons. Tous ceux qui possèdent des haches ont entamé la porte du corps de logis. Bientôt elle cède.

Alors, comme une bande de tigres en furie, terribles, les paysans envahissent le long couloir.

Les soldats du comte abasourdis. surpris en plein sommeil, se rendent à merci, pour la plupart. Tout ceux qui font un semblant de résistance sont impitoyablement massacrés. Guillaume s'était réservé le comte.

Guidé par Gaspard, il se dirige vers sa chambre tenant une fourche en fer, arme terrible, dans ses mains.

Gaspard, d'un seul coup d'un marteau de forgeron, enfonce un panneau de la porte.

Au moment où le paysan allait pénétrer par cette ouverture, Mariette, pâle, échevelée, à peine vêtue, se jette sur lui en disant ; « Guil-

laume, par pitié, au nom de vos enfants, épargnez et sauvez le comte. S'il a été coupable, je ne puis oublier que c'est mon père? si vous avez un peu de reconnaissance pour ce que j'ai fait pour vous, accordez-moi sa vie en échange ; je vous le demande à genoux.

Et le belle créature tombe aux genoux du paysan.

Celui-ci est ému ; une grande pitié descend en lui à la vue de cette belle jeune fille qui lui rappelle la sienne, heureuse maintenant, grâce à Mariette. Brusquement, toute hésitation l'abandonne ; une résolution brille dans son regard, il relève la jeune châtelaine en lui disant : « Eh ! bien, oui, pour vous, Damoiselle, non-seulement j'épargnerai mon bourreau, mais encore je favoriserai sa fuite. »

Et, sans écouter les remerciements de Mariette, il pénètre dans la chambre. Le comte est toujours sur son lit, hébété, les yeux hagards. A la vue de Guillaume tenant toujours sa fourche, un tremblement convulsif le prend. Il croit sa dernière heure venue. Une sueur froide l'inonde ; il veut crier, un son roque, inarticulé, sort de son gosier contracté.

Ah ! certes, ce n'était plus le même homme, insolent, orgueilleux, qui avait fait si longtemps trembler de terreur, rien qu'à l'évocation de son nom !

Guillaume lui jette un regard de mépris, puis, très vite, il lui dit : « Rassurez-vous, comte de R..., je ne suis pas ici en justicier comme j'en aurais le droit. Grâce à votre fille, je viens, au contraire, en sauveur ! Mais le temps presse, levez-vous et suivez-moi, sans tarder. En passant par le souterrain, vous pouvez encore gagner la campagne où je vous mettrai en sûreté. »

En voyant qu'on n'en veut pas à ses jours, toute la morgue du comte reparaît. Sa terrible frayeur disparaît ; il peut enfin se servir de sa langue paralysée par la terreur. Il se met à crier : « Holà ! Guisel, Conrad, venez à moi ! »

— « Inutile, comte, dit le paysan, ils ne peuvent vous entendre ; votre page est prisonnier et Conrad est mort. »

A ces mots, le comte rougit de colère et, fronçant les sourcils : « Or ça, manant, quelle est cette liberté que tu prends de m'appeler comte tout court ? Ne sais-tu plus prononcer le mot de Monseigneur, et faut-il, pour te le rappeler, que je fasse de nouvelles marques sur ton dos ? »

A ce souvenir, rappelé si imprudemment par le comte, Guillaume est envahi par une colère sans borne. Il a bondi près du lit, ses mains crispées sur le manche de son arme, ses yeux lancent des éclairs. « Assez ! Assez ! misérable, crie-t-il au comte ; bénis Dieu de t'avoir donné

un ange, en ta fille, car, sans cela, il y aurait longtemps que j'aurais cloué ta langue de vipère. Aujourd'hui, il n'y a plus en face un comte et un serf. Il y deux hommes ! Et j'estime te faire encore beaucoup d'honneur en te donnant ton titre. Sache, malheureux, que ton château est entre nos mains, que la moitié de tes défenseurs sont morts, et que les autres se sont rendus sans combattre par haine pour l'affreux tyran que tu es ? Ah ! Ah ! les temps sont changés !... Maintenant je m'applaudis d'avoir cédé aux prières de ta fille, de t'avoir épargné, car ta souffrance sera encore plus terrible ; tu verseras des larmes de sang sur ta puissance déchue, à la vue des ruines fumantes de ce qui fut ton repaire de carnassier. Oui, le château des comtes de R... ne fera plus trembler le paysan ! Après le sac, le feu accomplira son œuvre. »

A ce moment un grand tumulte se produit dans la salle d'armes, contigüe à la chambre du comte. Ce dernier est pris de son tremblement en entendant ce vacarme.

« Ne crains rien, dit Guillaume, il me suffit d'un mot pour les arrêter, s'ils viennent ici. Allons, prépare-toi à me suivre, si tu veux vivre ? »

« Et que deviendrais-je si je quitte le château, répond le comte ? où me réfugier ? »

« Oui, je sais, dit le paysan, tu ne peux songer

à aller frapper aux portes des châteaux voisins, car, partout, tu ne comptes que des ennemis mortels. Mais, si tu veux, au nom de ta fille, je te donnerai le moyen de te régénérer par le travail, de racheter tes crimes et de te rendre digne de ton enfant? »

« Moi, travailler?

Un comte de R... s'abaisser à la vile besogne d'un serf? jamais, plutôt la mort! » dit le comte, dont le sot orgueil le reprend. Et un peu de sang colorant ses pommettes, il descend du lit, se dirige vers la fenêtre qu'il ouvre toute grande, et, se tournant vers Guillaume : « Tu entends, manant, je ne veux pas de ta clémence ; tu pourras dire à tes pareils, comment un comte de R... sait mourir ! »

Le paysan s'est précipité « Arrête, malheureux, dit-il, c'est une lâcheté que tu vas accomplir? songe que tu vas laisser sans soutien ton enfant bien-aimée ! Le vrai courage n'est pas dans l'acte que tu vas accomplir, mais d'accepter, d'affronter la lutte pour la vie. »

« Tout ça, ce n'est que des mots, répond le comte qui a enjambé la barre d'appui ; le vrai courage est de me soustraire à vos projets d'esclavage à mon égard, vils serfs ! »

« Mais ta fille, malheureux, que va-t-elle devenir ? »

« Advienne que pourra, dit le comte avec un féroce égoisme, la mort me délivrera de ce souci, » et, prenant son élan, il se précipite, et, rebondissant de roc en roc, son corps va s'abimer dans le fossé du donjon.

Le château a été brûlé, quelques pans de mur noircis par le feu, c'est tout ce qu'il reste de cet antique manoir.

Guillaume a recueilli Mariette, qui est toujours considérée comme un ange de bonté dans tout le pays. Les paysans lui ont restitué tout ce qu'ils avaient pillé avant l'incendie du château Elle vit heureuse auprès de ses amis, continuant à faire le bien.

Cette jeune fille est une de ces âmes qui reviennent en mission, et dont je vais bientôt t'entretenir.

Tu comprends bien, n'est-ce pas, la différence qui existe entre le suicide des deux corses et celui du comte de R...

Ce dernier restera non-seulement beaucoup plus de temps à se réincarner, mais encore s'il rencontre un fluide correspondant au sien, qui lui permette de s'incorporer dans un médium, il ne se reconnaîtra pas, cherchera à faire du mal, et continuera à souffrir jusqu'à ce que Dieu lui permette de reprendre un corps.

Tandis que Maria et Antonio, en raison même

des sentiments qu'ils avaient sur terre, plutôt victimes que coupables d'une erreur, seront, à la première incorporation spirite, débarrassés de leur torture et pourront attendre, sans douleur, le moment de leur réincarnation.

Je termine ici la description des âmes de la deuxième catégorie.

Je te parlerai bientôt des dernières, de celles qui viennent en mission.

La bise souffle, âpre, glacée ; la neige tombe en flocons pressés, changeant les sapins noirs en grands fantômes blancs.

Jette un fagot dans ton foyer et, assis au milieu de ta famille, devant la flamme claire et pétillante, je continuerai à t'instruire.

Les âmes chargées d'une mission sont les plus nombreuses, car, il ne faut pas ne comprendre dans cette catégorie que les hommes de génie, hommes connus de tout un peuple et chargés d'une mission supérieure.

Non, la famille la plus pauvre possède aussi de ces âmes, qui, quoique restant dans la modestie la plus humble, toujours inconnues, n'en sont pas moins chargées d'une mission qu'elles remplissent.

Ici, encore, des exemples s'imposent pour que tu comprennes bien.

Je ne te referai pas l'historique de Jeanne d'Arc

que tu connais sans doute ; cette âme fut envoyée pour sauver un peuple de la misère et la souffrance, que lui faisait subir son vainqueur.

Napoléon, envoyé pour abaisser l'orgueil des rois, mais qui, oubliant sa mission, fut pris lui-même de cet orgueil qu'il devait réprimer et en fut puni.

Je ne te citerai que, pour mémoire, les noms de : Pascal, Lamartine, Victor Hugo, Pasteur, etc., etc., dont la mission est trop visible pour que je t'en parle. Et le Christ, dont les prêtres ont dénaturé les sentiments et les paroles, pour en faire un Dieu, ce n'était qu'une âme supérieure, venue en mission. Mais occupons-nous seulement, de celles qui viennent accomplir, sans éclat, leur modeste mission.

Je t'ai déjà parlé de Mariette, la fille du comte de R..., qui fut placée auprès de son père pour racheter, par sa bonté et sa charité, le mal que faisait ce dernier autour de lui.

Voici un autre fait : c'est à l'époque où Jeanne, reine de Naples et de Provence, avait constitué les tournois poétiques connus sous le nom de cour d'amour. De tous les points du royaume, les troubadours accouraient à l'appel de leur gracieuse souveraine. Mais, à cette époque lointaine, voyager n'était pas chose facile, étant donné le mauvais état des sentiers servant de

routes, et les bandes nombreuses qui parcouraient le pays, détroussant les voyageurs et commettant des atrocités.

Par une claire matinée de mai, Jehan, le célèbre troubadour connu à vingt lieues à la ronde, enfourche son cheval et se met en route pour aller assister à une cour d'amour qui devait être tenue au château d'E... Après avoir parcouru une certaine distance à une vive allure, il met sa bête au pas pour lui permettre de souffler un peu. Et, laissant tomber les rênes sur le cou de sa monture, il jette un regard autour de lui. Il ne peut retenir un cri d'admiration à la vue du paysage qui se déroule devant lui. A ce moment, il arrive à la lisière d'une forêt ; derrière lui, la plaine s'étend à perte de vue, parsemée de bouquets d'arbres abritant des fermes. Du milieu d'un de ces nids de verdure, émerge un petit village, groupé autour de son clocher, qui, dominant les maisons avec sa flèche qui pointe droit dans le ciel, a l'air d'être placé en sentinelle, pour veiller sur la sécurité des habitants. Plus près, un moulin placé au bord d'un ruisseau, dont la grande roue tourne, emportant à chaque tour des gouttes d'eau qui retombent pareilles à des perles, irrisées par les rayons du soleil levant. Et, devant lui, la forêt mystérieuse, avec les mille

bruits de son travail incessant, la montée de la sève gonflant les bourgeons prêts à éclater, les jeunes feuilles si finement dentelées.

Devant ce spectacle, que voulais-tu que fasse un poëte, sinon rêver ?

Son cheval a pénétré sous bois, et, se sentant libre, les rênes flottant toujours sur son cou, il va doucement, broutant de ci, de là, quelques jeunes pousses, allant au gré de son caprice. Jehan, les yeux perdus dans le vague, rêve, rêve, oubliant la reine, la cour d'amour, le lieu où il se trouve. Est-ce la faute à ce beau scarabée doré qui, tout à l'heure, semblable à une pierre précieuse, est venu se poser sur l'encolure du cheval ? ou bien à cette fauvette qui, cachée dans un buisson de fleurs, s'égosille en roulades perlées ? C'est peut-être le léger souffle de la brise qui fait bruire harmonieusement les feuilles nouvelles, ou encore le bourdonnement des jolies mouches multicolores, le poursuivant sans cesse, qui font tout oublier à Jehan ?

Et le temps passe !

Le cheval est maintenant arrivé dans une clairière ; et là, trouvant l'herbe fraîche et tendre, il s'est arrêté et mange tranquillement. Le troubadour, les yeux toujours perdus dans sa rêverie, ne s'aperçoit de rien. Tout à coup, il est rappelé brutalement à la réalité.

Un homme l'a pris par une jambe et l'a violemment désarçonné.

Avant qu'il n'ait le temps de se reconnaître, il est complètement lié et jeté sur le gazon. Alors il s'aperçoit, avec terreur, qu'il est environné par une troupe d'hommes masqués. Celui qui avait l'air du chef s'avance et lui dit : « Qui es-tu ? D'où viens-tu ? et où allais-tu ? »

— « Je suis Jehan le troubadour, répond ce dernier d'une voix tremblante, je viens du village de L... et je vais assister à la cour d'amour que doit donner demain notre gracieuse reine, Jeanne, dans son château d'E... »

— « Eh ! bien, mon petit, répond le brigand, tu te trompes quand tu dis que tu vas à la cour d'amour. C'est dans un monde meilleur, où nous allons t'envoyer, que tu chanteras tes chansons, car il est inutile et imprudent pour nous, que notre belle souveraine sache que nous fréquentons sa forêt. Et comme généralement la langue des poëtes est bien pendue, nous sommes forcés, à notre grand regret, d'obliger la tienne au silence. Je t'accorde un moment pour ta prière, dépêche-toi. »

Le pauvre Jehan est terrifié, désespéré. Quoi ! mourir si jeune, quand on a le cœur rempli d'espoir et d'amour ? Et, par un si beau jour de printemps, quand la nature est en fête, quitter la vie ?

Oh ! c'est impossible ! cet homme n'aura pas le courage de lui donner la mort, à lui, Jehan, qui, de sa vie, n'a jamais fait ni souhaité du mal à personne. Il va implorer le bandit qui, impassible, entouré de ses hommes, attend que le malheureux ait fini de prier, quand, tout à coup, une idée jaillit dans son cerveau ; un sentiment d'espoir, irraisonné, tenace, fait battre son cœur à coups précipités. Levant les yeux sur le bandit, il lui dit : « Capitaine, avant de mourir, j'ai une grâce à vous demander, que je vous prie de ne pas me refuser.

Si, pour votre sécurité, il vous est impossible de m'accorder la vie, laissez-moi, avant de partir, chanter une dernière chanson, m'accompagner sur ma « *Jambougno* ».

A cette demande inattendue, le brigand jette un regard étonné et interrogateur sur ses compagnons.

« Capitaine, dit l'un d'eux, nous avons le temps, nous ne craignons pas les surprises, accordez-lui ce qu'il demande, cela nous fera passer un moment agréable. »

Tous approuvèrent le dire de leur camarade. « Eh bien ! soit, dit le capitaine, nous allons te délier les mains, et tu vas nous régaler un moment par tes plus belles strophes. »

Quand on lui eut rendu la liberté de ses mains,

Jehan saisit sa *Jambougno* (sorte de guitare avec laquelle les troubadours accompagnaient leurs chants) et, après en avoir tiré quelques accords harmonieux, il chanta. Sa voix était chaude, bien timbrée, claire, et conduite avec art. Dans son improvisation, il fit d'abord le tableau d'une famille unie ; le père et la mère déjà vieux, n'ayant qu'un enfant qui est devenu leur seul soutien. Le départ de cet enfant pour un long voyage ; la sollicitude des vieux pour que leur fils ne manque de rien. Le père lui faisant des recommandations d'une voix qu'il veut rendre dure et brève, afin de cacher les larmes qu'il sent toutes prêtes à couler à l'idée de la séparation. La mère, moins courageuse, le visage baigné de pleurs, glissant encore une friandise dans le sac déjà bourré du voyageur. Puis, pour couper court aux effusions, la fuite au grand trot du cheval et, avant de perdre la maison de vue, le fils se retournant et apercevant une dernière fois les deux pauvres vieux, debout sur le seuil de la maison, la mère agitant la main en signe d'adieu. Puis, au détour du chemin, le tableau disparaît. Alors c'est l'inconnu qui s'ouvre devant le jeune voyageur.

Le charme irrésistible des paysages, des horizons nouveaux qui se déroulent sous les yeux émerveillés du poëte. La rêverie s'empare de lui,

lui faisant oublier la terre, pour planer dans la patrie des muses. Puis le réveil brusque, brutal. Des bandits arrêtant le pauvre rêveur ; l'angoisse de ce dernier se croyant perdu ; le cœur déchiré à l'idée de la souffrance des parents, quand ils ne verront plus revenir leur fils bienaimé.

La mère, malade de désespoir, assise au coin de l'âtre, ses pauvres joues ridées, sillonnées par les larmes, Et le père, les yeux rouges, angoissés, revenant cent fois sur le seuil, regardant fixement, des heures entières, du côté par où son enfant devait revenir et que peut-être il ne reverra jamais !

Quand Jehan a commencé son chant, les bandits, assis en cercle autour de lui, avaient tous une expression goguenarde, peinte sur leur figure en gens qui se promettent de s'amuser un instant aux dépens du chanteur. Mais à mesure que les strophes du troubadour se déroulent, leurs traits se détendent peu à peu sous le charme de la voix souple et persuasive de Jehan. Maintenant leur attitude est attentive ; un peu d'émotion se lit dans leur regard. Jehan, transfiguré, inspiré, mettant toute son âme dans son improvisation, chante toujours. Il dit encore la surprise, la joie immense du pauvre poëte, quand les brigands chevaleresques n'exigent de

lui qu'une chanson. Car ces bandits n'ont rien de commun avec les détrousseurs de grands chemins. Ce sont des chevaliers redresseurs de torts, qui prennent le superflu du riche pour le donner au pauvre. Puis, enfin, il raconte la joie du retour, la joie délirante du père apercevant enfin son enfant !

La mère accourue sur le seuil, et les deux vieux, brisés par l'émotion, tombant à genoux leur tête chenue et branlante, levée vers le Très-Haut, lui rendant grâce pour le bonheur qu'il leur donne en leur rendant leur fils.

Il leur dit aussi le retour des brigands dans leur foyer ; leurs traits reflétant la satisfaction de leur conscience après une bonne action accomplie.

Leurs enfants, accourus à l'arrivée du père, venant présenter à leurs baisers des têtes blondes aux chevaux bouclés. Puis, à la veillée, les enfants, avant de s'endormir, réclamant une histoire. Et là, au milieu de sa famille attentive, les plus petits assis sur ses genoux, leur racontant ses exploits chevaleresques, donnant à ses fils des exemples de droiture, de bonté et d'honneur.

Le troubadour s'est arrêté que les bandits écoutent encore ! Un grand revirement s'est produit dans leur face patibulaire ; plus d'une larme,

qu'ils n'ont pu retenir, tremble au haut de maintes moustaches. Le capitaine brusquement se lève. « Enfant, dit-il, à Jehan, tu viens d'accomplir une bonne œuvre ; que Dieu t'en récompense ! Je jure qu'à partir de ce jour, le temps qu'il me reste à passer sur terre sera employé à réparer le mal que j'ai fait. Que ceux qui m'approuvent fassent comme moi, dit-il, en s'adressant à ses compagnons. »

Tous, sans exception, prêtèrent le même serment.

Puis ayant restitué tout ce qu'ils avaient pris au troubadour, ils lui amenèrent son cheval et l'accompagnèrent jusqu'à l'orée du bois pour le remettre sur le bon chemin.

Les bandits on tenu parole.

Non seulement ils devinrent des honnêtes hommes, mais encore des hommes de bien.

Tu vois, n'est-ce pas, la mission dont était chargée l'âme de Jehan ? seulement ces âmes agissent inconsciemment. Dieu, pour les préserver de l'orgueil, fait en sorte que, au moment de leur réincarnation, elles perdent tout souvenir de l'au-delà, et elles accomplissent leur mission par impulsion naturelle, sans s'en rendre compte.

Voici un autre fait. Je vais te conduire dans les steppes glacées de la Sibérie.

Un silence de mort règne sur la campagne,

ensevelie sous la neige. C'est la nuit. La lune répand sa lumière pâle sur la blancheur immaculée couvrant toutes choses.

Pas un souffle, pas un murmure, rien que le silence glacé, un silence de tombe ! De la cheminée d'une pauvre isba, adossée à la montagne, un mince filet de fumée monte droit dans le ciel. Un homme est assis dans la pièce principale, meublée d'un poële en faïence, d'un grand coffre, une table et quelques chaises. Une porte, s'ouvrant dans le fond, donne accès dans une seconde pièce servant de chambre à coucher. Cet homme, le coude appuyé sur la table, le menton dans la pomme de la main, le regard fixe, semble méditer profondément. Ses traits, — quoique paraissant jeune encore, — sont ravagés, fatigués ; une ride énorme lui barre le front.

Une cicatrice, balafrant sa joue droite, lui tire la lèvre supérieure, donnant à sa physionomie une expression sarcastique. Ses yeux très beaux reflètent une énergie peu commune. Tout à coup il tressaille comme réveillé en sursaut d'un profond sommeil. Une petite voix très douce, venant de la chambre à coucher, lui dit :

« Père, viens donc te reposer, le poële va s'éteindre, tu auras froid, et tu seras encore bien malade. »

— « Ne crains rien, ma petite Olga, répond l'homme, j'ai remis du bois tantôt, et tu sais bien que j'aime à faire un bout de veillée avant de me livrer au repos. Va, dors tranquille, mon enfant, j'irai bientôt te rejoindre. »

— « Alors, père, dit encore l'enfant, promets-moi de ne plus penser à ces vilaines choses qui te rendent si triste ! »

— « Je te le promets, répond le père avec un sourire navré. »

La petite voix se tait, et lui retombe dans sa rêverie.

Au bout d'un moment, après avoir consulté une montre pendue au mur, il se lève brusquement. C'est l'heure, murmure-t-il, à voix basse. Une expression indicible de haine passe dans son regard. Il s'approche sur la pointe des pieds de la porte du fond et écoute un moment. Entendant le souffle régulier de son enfant qui a dû se rendormir, il gagne la porte d'entrée et sort. Après avoir jeté un regard autour de lui, il s'élance dans un chemin qui grimpe sur la montagne, reconnaissable, sous la neige, aux sapins qui le bordent.

A peine a-t-il disparu derrière l'isba que la porte s'ouvre de nouveau, et une fillette, de douze à treize ans, paraît sur le seuil. Elle est entièrement enveloppée dans une couverture de

laine blanche. Après une seconde d'hésitation, elle s'élance, à son tour, dans le sentier, suivant les traces que son père a laissées sur la neige : Elle ne tarde pas à l'apercevoir, montant rapidement. Au bout d'un moment de marche, l'homme s'arrête brusquement.

La fillette craignant d'être aperçue, se jette vivement derrière le tronc d'un sapin, et, grâce à sa couverture blanche, elle se trouve confondue avec le tronc de l'arbre couvert de givre. Ils sont arrivés à un endroit où le chemin, taillé en corniche en plein roc, surplombe un précipice. D'un côté le rocher à pic ; de l'autre, l'abîme insondable. Il est temps que je te fasse connaître nos personnages, pour l'intelligence de l'histoire.

L'habitant de l'isba est le comte Borris V .. qui, dénoncé à tort comme nihiliste, s'est vu, malgré son innocence et ses protestations, condamné à l'exil. Et cela parce qu'il avait eu le malheur de déplaire à un ministre influent. Sa jeune femme n'avait pas voulu l'abandonner et l'avait suivi, ainsi que sa chère petite Olga, dans ce lieu de désolation où le comte, pour faire vivre sa petite famille, avait été obligé d'embrasser le rude état de mineur. Quoique n'ayant jamais fait de travail manuel, il était doué d'une telle énergie, en même temps que d'une force

peu commune, qu'en peu de temps il put suivre les plus forts de ses nouveaux collègues. Il s'était bâti lui-même la pauvre isba où nous l'avons vu au début de ce récit. Et, le soir, après sa terrible journée, il avait au moins la suprême consolation d'être au milieu des siens. Malheureusement sa jeune femme, de constitution délicate, fut fortement éprouvée par le climat meurtrier de ces régions glacées. La fillette, ayant hérité de la robuste constitution du père, résistait mieux à la basse température.

Un jour, le père restant plus que de coutume à rentrer, la mère et la fille se tenaient sur le seuil, interrogeant anxieusement le sentier qui dévale des mines. Tout à coup, un cortège lugubre débouche au détour du chemin. Deux camarades de Borris le rapportent évanoui, la tête sanglante. A cette vue, la pauvre femme pousse un cri terrible et, tout à coup, s'affaisse, une écume rougeâtre aux lèvres. Les deux hommes, après avoir déposé le blessé sur son lit, s'empressent, relèvent l'infortunée, veulent la secourir, mais trop tard, l'émotion a tué la malheureuse ! La fillette, alors âgée de six ans, est restée comme pétrifiée par la surprise et l'horreur, promenant un regard égaré, hébété, de son père à sa mère. Enfin, une réaction salutaire se produit, elle éclate tout à coup en sanglots. Cepen-

dant les deux autres mineurs, témoins de cette scène navrante, après s'être consultés, soulèvent le corps de la pauvre mère et le déposent sur le petit lit d'Olga. Ensuite, l'un d'eux va chercher des secours, pendant que l'autre s'apprête à donner les premiers soins au blessé.

Voici ce qui s'était passé :

Un des contre-maîtres de la mine, homme grossier et brutal, avait pris Borris en haine. Il le traitait ironiquement de boyard parce qu'il ne buvait pas et qu'il avait des manières distinguées. Il lui en voulait parce qu'il avait un regard de mépris pour lui, chaque fois qu'il le voyait le teint animé, les yeux brillants et mauvais, signes certains de la saoûlerie. Ce jour-là, plus gris que de coutume, absolument abruti par l'alcool, il s'était approché de Borris à le toucher, et, comme ce dernier, écœuré, détournait la tête en crachant dédaigneusement, le contre-maître exaspéré avait, d'un terrible coup de cravache, balafré la figure du malheureux qui, surpris, était tombé en arrière, donnant de la tête sur le pic d'un des mineurs et s'était fait une terrible blessure. On avait dû le transporter chez lui évanoui. Il resta plusieurs semaines entre la vie et la mort. Ses camarades, braves gens, s'étaient dévoués, à tour de rôle, pour le soigner et pourvoir à l'entretien de la fillette.

Ils avaient creusé un trou, tout à côté de l'isba, où ils ensevelirent la malheureuse compagne du proscrit. Une croix, grossièrement faite de deux morceaux de bois, marqua l'endroit où, désormais, devait prier l'exilé et son enfant. Enfin, un matin, on constata un mieux sensible dans l'état du blessé. Mais quel terrible réveil !

Quand, ayant reconnu sa fillette, ses yeux cherchèrent sa compagne bien-aimée, et qu'il ne vit qu'une étrangère, la femme d'un de ses camarades, il se soulève sur un coude, et, d'une voix angoissée, interrogea :

« Olga, ta mère ? »

Pour toute réponse, la pauvre enfant vint se jeter en sanglotant sur le lit de son père. Le malheureux avait compris ! Il lui fallut toute la dose d'énergie dont il était doué pour supporter ce nouveau coup. Il retomba un peu plus pâle sur l'oreiller, et on l'entendit murmurer : « Je me vengerai! »

Quand il fut entièrement rétabli, il lui resta la cicatrice le défigurant, produite par la blessure du coup de cravache. Dès lors, Borris n'eut plus qu'une idée fixe, un but : se venger du contre-maître qu'il rendait responsable de la mort de sa femme. Ce dernier, après cette scène, avait jugé prudent de s'éloigner pour quelque temps, afin de se faire oublier aux ouvriers, exaspérés par sa brutalité.

Borris n'était plus retourné aux mines. Il s'était livré à la chasse, et vendait les fourrures de renards bleus qu'il prenait ; cela lui suffisait largement et, en même temps, il était plus libre pour organiser sa vengeance. Enfin, un jour, il eut la joie d'apprendre que le contre-maître était revenu. Il l'épia, et découvrit que tous les matins, à la pointe du jour, il descendait en traîneau pour aller faire sa provision d'alcool, et autres denrées, au village prochain. Le plan de Borris fut vite arrêté. Rejoignons-les, lui et sa fille, au bord du sentier taillé en corniche.

Après avoir écouté un moment, le proscrit fouille un instant sous la neige, et en sort une barre de fer assez forte ; puis, la passant derrière un rocher qui semble faire partie de la montagne, il pèse fortement dessus. Le rocher se déplace lentement : c'est un bloc énorme. Après plusieurs efforts de Borris, il tombe tout à coup avec un bruit sourd, et barre complètement le sentier. Alors, le proscrit va se dissimuler derrière le tronc d'un sapin pour jouir entièrement de sa vengeance. Olga a compris ; une terreur l'envahit. Les chevaux lancés à toute vitesse viendront fatalement s'abattre sur l'obstacle, et le traîneau sera précipité dans l'abîme.

Un malaise étrange s'empare d'elle. Sans doute, c'est la brute qui a défiguré son père, qui est la

cause de la mort de sa mère, qui va s'engloutir. Ce sera un juste châtiment de ses méfaits. Et pourtant, une angoisse l'oppresse, sans savoir pourquoi ; elle ne voudrait pas que son père fut l'auteur de la mort de cet homme. Son cœur bat à coups précipités ; que fera-t-elle ?

Tout-à-coup, dans le lointain, les sonnettes de l'attelage se font entendre.

Alors, poussée par une force inconnue, Olga s'élance, contourne le rocher, et se porte au-devant du traîneau. Placée au milieu du chemin, elle agite ses bras, semblable à une apparition, et crie de toutes ses forces : « Arrêtez ! Arrêtez ! il y a du danger. » Le contre-maître a entendu ; s'arc-boutant de toutes ses forces, il tire sur les rênes. Les chevaux obéissant aux mors, les jambes raidies dans l'effort, glissent encore quelques mètres et s'arrêtent, frémissants, à deux pas de l'obstacle. L'homme saute de son traîneau, vient se rendre compte du danger couru et pâlit affreusement.

Sans l'intervention miraculeuse de cette personne, lui et ses chevaux seraient maintenant réduits en bouillie, au fond du gouffre. Il cherche son sauveur pour le remercier, il a disparu. Il n'aperçoit qu'une vague forme blanche qui descend rapidement le sentier et se perd bientôt, confondue avec la neige.

Cependant, Borris, de sa cachette, a suivi toute cette scène, ne pouvant en croire ses yeux. Il n'a pas reconnu sa fille. Mais quand elle redescend, il s'élance à sa poursuite, en se dissimulant, le mieux qu'il peut, derrière les sapins, voulant, à toute force connaître l'apparition mystérieuse qui s'est trouvée là, juste à point, pour faire avorter sa vengeance.

Ils arrivent bientôt près de l'isba. Tout-à-coup, le proscrit sent ses jambes se dérober sous lui, un bourdonnement aux oreilles. Le fantôme blanc s'est arrêté devant la porte, et, s'étant retourné pour s'assurer qu'il n'est pas suivi ; la lune éclaire ses traits et le malheureux reconnaît sa fille, son Olga.

Un soupçon horrible, affreux, s'empare de lui; il sent sa raison s'égarer. Il bondit, prend sa fille par le bras, pousse la porte, et la plaçant devant la petite lampe qui est restée allumée, d'un regard angoissé, il fixe les yeux de son enfant. « Ma petite Olga, dit-il, d'une voix tremblante, me reconnais-tu ?

— « Oui, père, répond la fillette très pâle, mais le regard assuré ; pourquoi me demandes-tu celà ? »

— « Oh ! Dieu soit loué, s'écrie Borris, ma fille n'est pas folle ! Mais alors, malheureuse, dit-il, en lui serrant le bras, d'où viens-tu ? et que viens-tu de faire ? réponds. »

— « Père, dit Olga, d'une voix ferme, t'empêcher de commettre un crime ! »

Borris reste abasourdi par cette réponse. « Quoi, dit-il, est-ce bien toi, pauvre enfant, qui me parles ainsi ? Mais oublies-tu que le misérable qui allait périr, a failli te rendre tout à fait orpheline, que c'est lui qui est la cause de la mort de ta pauvre mère ? Mais, ma fille, l'acte que j'allais accomplir n'est pas un crime, mais un châtiment juste et mérité. »

— « Ecoute, petit père, je ne sais pas si je me ferai bien comprendre, si je pourrais bien te dépeindre le sentiment qui m'a fait agir ainsi. Quand, cette nuit, tu es sorti, me croyant endormie, j'étais au contraire bien éveillée, et surprise et inquiète de te voir sortir si tard, j'ai voulu savoir ou tu allais.

J'étais poussé à celà par une force inconnue, parceque, moi, si peureuse d'habitude, c'est sans crainte que je me suis lancée sur tes traces. Quand je t'ai vu mettre le rocher en travers du sentier, de suite j'ai compris. Je me disais que toi si bon, si juste, tu ne pouvais faire une chose semblable que pour un homme : ce misérable contre-maître ! Alors un malaise indéfinissable s'est emparé de moi. Je voyais bien que tu allais accomplir un acte de justice, en punissant l'auteur de la mort de ma mère, celui qui t'avait si

cruellement marqué au visage. Malgré celà, une voix me disait : « Ton père sera un assassin ! Désormais, quand il viendra t'embrasser, ce seront des lèvres de meurtrier qui te donneront le baiser paternel. Tu t'en souviendras toujours ! toujours ! tu ne pourras plus aimer ton père comme avant !

Alors, papa, quand j'ai entendu les sonnettes du traîneau, cela a été plus fort que moi. Je me suis élancée au-devant de l'attelage, poussée par cette voix qui me disait : « C'est bien ce que tu vas faire », et j'ai eu le bonheur de l'arrêter au bord de l'abîme. Je dois avoir bien fait, car je n'en éprouve aucun regret, et je suis toute heureuse de penser qu'à l'avenir, je pourrai toujours aimer mon père sans que l'affreux cauchemar du crime nous sépare. »

Le proscrit a laissé parler sa fille jusqu'au bout, sans l'interrompre ; des larmes couvrent ses joues ; il la prend dans ses bras. « Oui, dit-il, il n'appartient qu'à Dieu de punir les méchants ; merci, mon enfant, de me l'avoir rappelé, Va, je te jure que jamais tu n'auras à rougir des baisers de ton père, et je rends grâce à Dieu de m'avoir donné en toi, un de ses anges pour me guider et me préserver du mal. »

Voilà la mission qu'avait à remplir cette âme.

Mission qui, quoique cachée, n'en est pas moins nécessaire et efficace.

Je pourrais te citer une foule d'autres exemples, telles ces fillettes qui, aînées d'une nombreuse famille, à l'âge où les autres enfants ne pensent qu'au jeu, font montre de qualités de vraies ménagères, et aident courageusement leur mère à élever leurs frères et sœurs.

Et ces enfants, paraissant trop graves pour leur âge, studieux, faisant preuve d'aptitudes extraordinaires, sans cesse donnés comme modèles à leurs jeunes camarades ; tels Ambroise Paré, Vincent de Paul, et tant d'autres.

Quoique Dieu, en envoyant ces âmes sur terre, leur ait enlevé tout souvenir de leur vie passée, il arrive pourtant que, quelquefois, elles ont des réminiscence de leur précédente incarnation. Un paysage, une personne, un objet même qu'elles voient, pour la première fois, ne leur paraissent pas étrangers. C'est que dans leur existence antérieure, elles ont fréquenté ce paysage, comme cette personne.

Mais là se borne le souvenir de leur vie passée ; elles ne sauront jamais qu'elle était leur personnalité lors de l'incarnation précédente ; à moins que Dieu ne permette à d'autres âmes désincarnées, de le leur révéler par le spiritisme.

LE SPIRITISME

Il est temps, comme je te l'avais promis, que je te parle de cette pratique. C'est, comme on l'a bien dénommé, la religion de l'avenir ! Non pas une de ces religions connues et pratiquées jusqu'à ce jour, où, sans cesse, les actes démentent les paroles ; où on prêche la pauvreté, l'humilité, et les temples regorgent de richesses, de dorures ; l'égalité, la fraternité, et la dépouille d'un riche est inhumée avec pompe, avec faste, et celle du pauvre est portée en terre comme une loque dont on a hâte de se débarrasser ; la la charité, l'humanité, et ils laisseront mourir de faim le misérable qui aura commis le crime de ne pas adorer leur Dieu.

Ah ! qu'ils sont détournés, défigurés, les enseignements du Christ, et que cette grande âme doit être affligée de voir les tristes résultats de sa mission sublime !

Non, le spiritisme ne sera pas cette religion ; ses préceptes et sa pratique n'enseignent, et n'enseigneront toujours, que la vraie charité, et la vraie fraternité.

Ce qui a perdu toutes les religions, c'est le besoin de ministres, de prêtres et de lieux de réunion pour les pratiquer. Dès l'instant où il y

a eu des individus vivant exclusivement de la religion, il y a eu des exploiteurs et des exploités. Le culte est devenu un commerce, un moyen de se procurer de l'argent, de là, des abus qui en ont découlé. Dans le début, toutes les religions ont été parfaites, leur morale sublime ! Mais qu'on m'en cite une seule, dont on ait conservé pures, jusqu'à nos jours, la morale et la pratique ! Tandis qu'avec le spiritisme, rien de pareil n'est à craindre, pour la raison bien simple que tout le monde peut le pratiquer chez soi, en famille. Par ce moyen, on reçoit des conseils émanant de Dieu, et donnés par nos chers disparus qui, sans cesse, veillent sur nous.

Et quelle suprême consolation de pouvoir se dire, qu'après la mort, nous ne sommes pas complètement séparés d'un être cher ; qu'il est là, parmi nous, invisible, mais prêt à nous conseiller, nous entourant de sa protection, de son amour, nous prouvant à chaque instant, l'existence d'un Etre Suprême !

Ah ! quoi qu'en disent les soi-disant sceptiques endurcis, les matérialistes, l'homme a toujours, dans le fond de son cœur, un levain de croyance, un besoin de croire qu'à la fin de cette misérable existence terrestre, tout n'est pas fini. Voltaire, à son lit de mort, fit appeler un prêtre !

La pratique du spiritisme est d'une très grande simplicité.

Nous possédons tous, à un degré plus ou moins fort, un fluide qui permet aux esprits de se communiquer à nous. Les individus qui possèdent ce fluide en plus grande quantité s'appellent des *Médiums*. Il en existe de plusieurs catégories : des écrivains, à incorporations, à matérialisations, des voyants, et des auditifs. Ces médiums ne sont, en quelque sorte, que des instruments servant aux esprits pour se manifester.

Il ne faut pas croire que les personnes douées de ces facultés sont rares ; au contraire, il y en a beaucoup. Pour les découvrir, il suffit de se mettre, tous les jours, et à heure fixe, autour d'une table, sur laquelle toutes les personnes imposent les mains, et, au bout de quelque temps, on obtient soit des coups frappés, soit des mouvements indiquant que la communication est établie. Alors l'esprit, par le moyen des lettres alphabétiques, vous désigne lui-même la personne ayant des qualités médiumnimiques.

Il ne faut pas se décourager si les premières séances sont sans résultat, car le médium a besoin d'être préparé, développé. Quand l'esprit vous a spécifié la qualité du médium, voici la façon dont il faut procéder.

S'il est désigné comme écrivain, il prendra un crayon ou une plume, qu'il tiendra au-dessus d'une feuille de papier et attendra que l'esprit conduise sa main. Mais, je le répète, sans se décourager si on n'obtient rien d'abord.

S'il est à incorporations, ceci demande plus de précautions. Si on ne possède pas un bon *magnétiseur*, il faut se faire désigner, par le moyen de la table, si, dans les, personnes présentes, il ne se trouve pas quelqu'un possédant les fluides nécesssaires.

Si oui, **le magnétiseur prendra les mains du médium qui finira par s'endormir et ne les quittera que quand la séance sera terminée et qu'il aura réveillé le médium en imposant sa volonté.** S'il n'y a pas de magnétiseur dans le groupe, il vaut mieux s'abstenir dans cette expérience.

Pour la matérialisation, on doit procéder de la même façon que pour l'incorporation.

Comme je te l'ai dit plus haut, l'âme, débarrassée du corps, reste un temps plus ou moins long à se reconnaître. Il arrive donc qu'une de ces âmes s'incorpore dans le médium. **Alors c'est au directeur de la séance qu'incombe le devoir de tacher de faire se reconnaître cet esprit ; il accomplira ainsi une bonne œuvre**, si c'est l'âme d'un criminel endurci,

qui ne veuille entendre aucune raison, il ne faut pas se laisser intimider; il faut que votre volonté domine cet esprit du mal, et si, malgré tout, on ne peut arriver à l'amender, il faut alors le chasser avec énergie, parce que, dans ce cas, c'est une âme qui n'a pas assez expié.

Je le répète, je ne saurais trop recommander la prudence dans les séances d'incorporations; ne les faites jamais sans un bon magnétiseur.

Il existe des groupes spirites dans bon nombre de grandes villes. Chaque groupe possède un ou plusieurs bons magnétiseurs; par conséquent les expériences y sont plus concluantes et moins dangereuses, en ce qui regarde l'incorporation. Mais là se borne l'utilité du groupe; il n'est pas indispensable d'en faire partie pour pratiquer le spiritisme.

Tu vois, n'est-ce pas, que la simplicité est une des premières vertus de cette nouvelle religion. Suis la morale qui se dégage de mon modeste livre, les conseils que tu obtiendras de tes chers disparus en communiquant avec eux, et je te promets le bonheur, la joie d'une conscience heureuse et tranquille.

CONCLUSION

Comme je l'ai dit, au début de ce livre, j'ai eu le bonheur incomparable d'être choisi par le Tout-Puissant pour venir dévoiler, à mes frères, quelques vérités de l'Au-delà.

D'aucuns diront qu'il y a trop peu de temps que j'ai quitté la terre pour être déjà initié à tout ce que je viens d'écrire, étant donné surtout que mes idées terrestres étaient opposées à celles que je montre dans cet ouvrage.

A ceux-là, je répondrai qu'il faut qu'ils aient une bien piètre idée de la puissance Divine pour émettre un pareil doute. Car Dieu, en me choisissant, a précisément voulu donner une faible preuve de ce qu'il peut.

Aux sceptiques, je dirai : « Si, malgré tout, vous ne voulez pas croire que c'est Z... qui a écrit cela, vous conviendrez pourtant qu'il s'en dégage une bonne et saine morale. Eh bien ! lisez et profitez ; j'aurai, quand même, atteint mon but.

Et toi, humble travailleur, pour qui surtout j'ai écrit ces lignes, mets ce livre dans les mains de tes enfants ; fais-leur suivre les con-

seils qu'il donne, les préceptes qui s'adaptent à toutes les circonstances de la vie, et tu en feras des hommes !

C'est la première fois que Dieu me charge d'une pareille mission et m'a permis de communiquer avec mes frères incarnés. Mais, je prie ardemment le Très-Haut, s'il trouve que je l'ai bien remplie, qu'il m'accorde la grâce de continuer mes révélations dans un ouvrage plus important.

FIN



TABLE DES MATIÈRES



Alger-Mustapha. - *Imp. Ouvrière.* J. OLIVER

